

Luc & Léa

Tout commence par un rêve

premier livre de la série Luc & Léa

Bernard Tissier

Édité par Bernard Tissier
www.reves-dreams.com
N°siret 501021182000814804
ISBN 9791092179019
imprimé par Lulu.com

« Luc & Léa » est le deuxième ouvrage de Bernard Tissier, né en 1946 à Lyon, cadre de santé à la retraite, marié à une gentille créole réunionnaise aux ancêtres paternels normands de la lignée du maréchal Hoch. Leurs deux enfants constituent le choix du roi. Le premier essai de l'auteur « La tradition de Jean » porte un regard sur l'évangile chronologique de Saint Jean afin de permettre à l'homme contemporain de réagir aux paroles et aux actes de Jésus de Nazareth comme si cela se faisait devant lui : c'est à dire que l'action est rigoureusement contenue au cadre de la vie publique de Jésus. L'ouvrage présenté ici est d'un genre complètement différent. L'auteur, toujours sensible à ce qui motive les êtres humains et les rend heureux, s'intéresse à leurs réactions à partir de ce que Freud appelait la place de la sexualité dans le développement de la personnalité. Ce n'est pas un livre érotique et encore moins pornographique. Il s'agit d'une oeuvre de fiction. Comme il l'a fait pour son premier livre l'auteur met son observation intuitive des êtres et des événements au service d'une belle histoire. L'histoire de Luc et de Léa s'inscrit dans la tradition des amants qui se sont tant aimés. Plus la passion sentimentale se trouve imbriquée avec d'autres éléments de la vie, sociaux, spirituels, ésotériques et j'en passe, plus l'histoire est jolie. Ces noms ont marqué l'émotion humaine : Philémon et Beaucis, Orphée et Eurydice, Tristan et Yseult, Les amants de Vérone, La nuit des temps, West side story, Love story, Ghost, Sur le bord de la rivière Piedra, parmi d'autres. Luc et Léa ont-ils une place dans cette lignée de l'amour ? Inspirée par des faits réels, à savoir une correspondance entre une aide soignante et un cadre de santé hospitalier, cette histoire est le point de départ d'une série qui comportera six ouvrages, maintenus exprès à un petit nombre de pages pour pouvoir être lus rapidement, une soirée, un voyage en train ou en avion.

*« Lorsqu'on rêve tout seul
ce n'est qu'un rêve
alors que lorsqu'on rêve à plusieurs
c'est déjà une réalité »*

Dom Helder Camara

Une rupture avant la rencontre.

Un homme et sa compagne viennent de sortir d'un cinéma. Le bâtiment est une construction massive, à la manière des cinémas de maintenant. La nuit sans brume est grisâtre, comme une neutralité qui gommerait toute stimulation des sens et tendrait à estomper un paysage plat. Rien ne bouge, pas un bruit, ils pourraient se croire seuls au monde. Le moment où ils se sont levés pour quitter la salle et sont sortis au milieu d'autres spectateurs s'égayant dans toutes les directions, centrés sur l'émotion poignante du film « N'oublies jamais ! » qu'elle voulait tant lui faire voir, s'efface dans leur tête en une impression de réalité et d'irréalité troublantes. Cette atonie apparente, ne fait pas illusion à nos deux amoureux, ils se sentent tout à fait impliqués dans le moment présent. Cette voie de chemin de fer qu'ils longent est très proche du cinéma dont la silhouette se profile. Comment ont-ils donc avancé jusqu'à elle ? Ni l'un, ni l'autre ne saurait le dire, personne ne les y a contraints, en tous cas qui puisse appartenir à notre monde. Savoir s'il pourrait exister des forces spirituelles qui dépasseraient immensément les capacités humaines orientant les événements qui se déroulent, ils n'y songent pas. Luc, l'homme, se le demandera peut-être bien plus tard. Il ne lit pas dans les pensées de Léa, la jeune femme, il sait d'instinct qu'elle est dans le même état d'esprit et qu'elle le vit dans une incroyable lucidité. Cette scène, démunie de repères pour les sens est très dense à travers un autre registre : Une mélancolie intense les submerge. Ils se sont soumis à l'injustice du destin qui va les séparer, en connaissance de cause. Deux trains vont arriver et les emmener chacun dans une direction différente et pour qu'ils n'en doutent pas, ils sont devant l'aiguillage qui va éloigner leurs deux convois. Il n'y a pas de gare, cette structure institutionnelle qui permet de choisir son billet pour l'endroit où l'on veut aller. Ici même ce choix n'existe pas.

Plus tard, alors que Luc ne sera plus dans un rêve mais dans la vie réelle, Léa lui écrira : « Je n'ai pas eu le choix, tu sais que j'ai été obligée de fuir pour sauver ma santé. » S'il est marqué par les trains, elle l'est par les airs. Les jours d'affluence à Saint-Exupéry, l'aéroport de Lyon, n'ont pas de secret pour elle. Elle lui fera lever la tête longtemps avec nostalgie vers les avions qui passent, longtemps après son départ. Elle lui enverra ses baisers et des bulles de savon par dessus les terres de la Bresse et du Bugey, et des ballons multicolores par dessus l'océan. Ont-ils à peine pris conscience

des directions différentes qu'ils vont prendre que se profile le premier convoi de quelques wagons aussi impersonnels que des wagons de marchandises. Sa lenteur ne suffit pas à l'empêcher d'arriver et le sien se dessine déjà derrière. Il n'a vu ni le train s'arrêter, ni repartir, est-elle montée en marche ? Ils n'ont pas échangé un mot, ils n'ont pas croisé leur regard, ils savaient simplement qu'ils étaient là tant que ce moment a duré. Le rêve de Luc date d'une nuit du tout début d'automne 2008 ; il s'en souvient comme si c'était hier, et avec le temps il a acquis la certitude que ce rêve était prémonitoire et ni Dieu, ni diable, et encore moins un être humain ne lui en fera démordre. Il a été trop marqué par d'autres rêves projetés dans sa vie comme un relent du passé ou une projection dans l'avenir et d'autres personnes ont témoigné avoir subi des choses aussi étranges.

En matière de passé, un collègue de travail lui a narré son voyage en Russie alors sous l'autorité de Nikita Kroutchev. Dans le cadre de l'association de l'amitié France-URSS, il avait voyagé dans le transsibérien, tient, encore un train ! Le train fait halte dans une petite gare sise dans une longue vallée encaissée, il ressent le besoin pressant de trouver des toilettes, bien embêté car il ne connaît pas un mot de russe. Il se rend directement à une extrémité de la gare, et, déception, les toilettes attendues n'existent pas. Stupéfait alors qu'il ne devrait pas l'être, c'est son premier voyage en ces contrées, il parvient à se faire comprendre par signes. Un agent de la gare l'emmène au pied d'un tableau représentant la gare il y a quelques années, on y voit très clairement les toilettes démolies depuis à l'endroit où il croyait les trouver. Libre penseur, peu perméable aux suggestions immatérielles il en restera perplexe des années après. Quand il en fit part à Luc d'un naturel ouvert à l'étrange, ce dernier lui parla de l'existence, peut-être, d'une mémoire collective délivrant une information à tel individu avec un catalyseur impromptu, ou... de choses que nous ne comprenons pas actuellement. Dans un orage qui peut prévoir où se produira la décharge d'un éclair ? Luc est réceptif au récit de son ami. Il entrait à peine dans l'âge scolaire quand un premier songe de train le marqua intensément : Il s'était rêvé comme âgé de trois ou quatre ans sur le marche pied d'un train, dans les bras de sa maman. Il revoit la grande verrière qui couvrait des gares importantes en France avec tous les détails. Sa maman se pressait pour entrer

dans le train au départ ; au loin, tout autour on entendait les détonations de fusils de guerre.

La scène est plausible : sa maman a pu voyager pendant la seconde guerre mondiale, entre sa famille normande et sa belle famille d'une région rurale de petites montagnes entre Lyon et Chambéry, son mari étant prisonnier. La place de Luc, né après la guerre, dans son rêve est impossible, la question de transmission de souvenirs d'une maman enceinte à son fœtus se profile, Luc avait un frère né juste avant guerre. Quand il relate l'anecdote de son collègue, il pense qu'en dépit de l'impression de déjà vu de celui-ci en Russie, une explication au ras des pâquerettes est possible : Ce collègue est un matérialiste qui est solidement assis sur ses convictions. Il est sain que dans le trésor collectif de l'humanité des individus croient ce qu'ils voient et se méfient des apparences. L'impression de déjà-vu était crédible. Dans notre époque vous édifiez un édicule, quasi n'importe où, avec les techniques actuelles, mais au début de celle du transsibérien, dans toutes les petites gares d'Europe, l'édicule, c'était à l'extrémité de la gare opposée à l'entrée des voyageurs, pas de l'autre côté de la voie, mais adossé au bâtiment qui le protège un peu des intempéries. La logique a permis à Kléper de découvrir une planète inconnue avant de disposer des outils pour la voir ; elle permet aussi qu'au moment où l'humanité atteint un palier de connaissance, une invention similaire voit simultanément le jour en plusieurs parties du monde. Luc n'est ni crédule, ni fermé à des réalités qui le dépasseraient. Les trains ont une curieuse importance dans ses rêves. Que dire de celui-ci ? Un train de voyageurs roule sur la voie, Luc est dedans, son père (mort depuis quelques années) porte une casquette et un uniforme de contrôleur, il vérifie consciencieusement et paisiblement les billets des voyageurs. Il s'adresse à son fils : « Je n'ai pas encore fini mon travail. » Le train représenterait-il un outil symbolique dans la vie de Luc, du déroulement de vies humaines, dans ce monde et outre tombe ? Ce qu'il est en train de vivre lui rappelle un autre rêve en un temps qu'il ne saurait préciser. Il était dans un train en marche, parmi d'autres voyageurs. Un ou quelques arrêts avant, une jeune femme qui comptait beaucoup pour lui était descendue, il avait l'intuition qu'il ne la reverrait plus. Le train passait devant de petites cascades le long d'une cluse, ces anciennes petites vallées découpées au cours de l'ère glaciaire, verdoyantes

aujourd'hui. Il allait descendre juste après. Ce type de paysage existe dans la vallée du Gland, non loin du berceau de sa famille paternelle, et la cluse des hôpitaux, relief jurassien caractéristique entre Ambérieu en Bugey et Culoz. C'était illogique, son rêve situait le site au sud est de Culoz, dans la réalité ces sites se situent au nord ouest de cette petite ville bugiste. Le supplément d'étrangeté vient de ce qu'il a refait le même rêve dans les premiers mois de la jolie liaison qu'il est en train de relater.

Ancien grave asthmatique avant que des traitements vraiment efficaces soient disponibles, mais solide sexagénaire à la sensualité débordante, il a perdu une femme qu'il adorait il y a quelques années, de la rupture d'un anévrisme passé inaperçu. Infirmière, elle n'a rien vu venir, elle était partie seule faire des courses à une trentaine de kilomètres quand la brutalité de la maladie l'a emportée en quelques minutes. Cadre de santé de l'hôpital où ils s'étaient connus, Luc savait qu'un anévrisme est découvert généralement en deux occasions : Un examen pour un autre problème de santé, et on peut espérer une chirurgie curatrice, mais pas toujours. On a vu des personnes jeunes se sachant porteuses de ce type de lésion, vivre des années avec la connaissance de cette épée de Damoclès au dessus de leur vie. L'autre occasion de découverte se fait à l'autopsie réalisée pour comprendre une mort subite. Extrêmement affligé au moment du décès, d'autant plus fortement que c'était inattendu, il s'était jeté à corps perdu dans le service de son unité de santé et des malades, puis peu à peu sa vitalité avait refait surface. La vie continue. Il ne doutait pas de la revoir quand il aurait à son tour franchit l'autre rive et se rappelant le serment de fidélité « jusqu'à ce que la mort nous sépare » il savait qu'elle était contente qu'il devienne de nouveau heureux en donnant de la joie à une autre compagne. Quelquefois il se sentait un peu coupable. Son problème n'est pas dans l'idée que si un être spirituel mène le monde, il laisse ou pas aux humains de quoi étirer quelque peu les relations monogames, hors de sujet ici : Le serment de fidélité sacré du mariage étant jusqu'à la mort de l'un des deux ou des deux époux. La monogamie est érigée en impératif de nos jours pour le bonheur de tous. Luc replonge dans l'histoire d'Abraham. Il y voit tolérées et comme approuvées, les relations charnelles de ce patriarche avec ses esclaves, dans ses tentatives désespérées d'avoir une progéniture. Il replonge

dans l'histoire du roi David et de la pluralité de ses femmes. Cela valu à David les sanctions divines, pas pour s'être octroyé une nouvelle épouse, mais pour avoir envoyé à une mort délibérée son époux dans le but de prendre sa femme. Il avait ordonné au soldat une mission guerrière si périlleuse qu'il ne pouvait pas en réchapper. Si les scrupules angoissés de Luc trouvaient un léger baume ainsi, le cas de figure n'était pas le même. Luc s'était abonné à un club internet de rencontres depuis deux ans déjà.

On était en septembre 2008 marqué vers sa fin par son rêve intense. Au cours de la seconde semaine d'octobre, il fait connaissance avec Léa, presque trois fois plus jeune que lui. Si son profil le séduit, il est très surpris de la voir accepter sa demande de mise en relation. Léa lui affirme : « L'âge ne fait rien à l'affaire ! » Il pressentira plus tard que la société a évolué à ce sujet. La différence d'âge considérable est même admise comme chose naturelle dans le scénario d'un film de Satthyan Ramesh « Une dernière fois » qui montre le coup de foudre suivi d'une relation passionnelle d'un sexagénaire et d'une étudiante. Lui a encore des principes, il veut protéger Léa de réactions d'incompréhension de sa famille ou de la société. Il est marqué, bien que le registre soit totalement différent, par la mésaventure arrivée récemment à un ami marié qui adore sa femme mais qui a plus de besoins au niveau de la sexualité humaine que sa douce épouse. Pour se justifier à lui-même qu'il soit timoré il se remémore un autre sujet de société ayant mis du temps à être accepté dans de petits villages français : Cela se passait il y a une quarantaine d'année, grosso modo durant la décennie 70, mai 68 avait ébranlé bien des certitudes mais plutôt dans les grandes agglomérations. Là-bas l'arrivée des noirs d'Afrique ne faisait presque plus se retourner personne. Dans la jeunesse urbaine, les fréquentations et les mariages entre gens de couleurs différentes commençaient à se pratiquer, mais dans la France rurale c'était encore une surprise. Un jeune chauffeur d'ambassade noir érudit s'était uni à une jeune française de la Sarthe qui faisait ses études à Paris. Ses pauvres parents, braves gens, visiblement désarçonnés n'abordaient le sujet qu'en catimini et essayaient de cacher la présence du jeune couple quand il leur rendait visite. Des années après, la gentillesse des jeunes gens et la présence plus importante de noirs sur le territoire, réduisant le caractère d'exception de cette présence, tout rentra dans l'ordre

des relations humaines. Ne voulant pas qu'elle subisse une éventuelle, même minimale, mise à l'écart, il a été très clair, il ne lui offrira pas le mariage, ils pourront être amants mais rien ne sera officialisé.

Il lui présente au début de leurs relations épistolaires un argument bien plus conséquent : Compte tenu de l'écart considérable de leurs âges, il est fort probable, même si son état de santé n'alimente plus de réels motifs d'inquiétude, qu'il parte sur l'autre rive de la vie longtemps avant elle et il est hors de question pour lui qu'elle soit potentiellement une jeune veuve. Il sait qu'un jour ou l'autre, si leur liaison dure encore, elle croisera l'homme qui la rendra heureuse toute sa vie parce que lui aussi aura de longues années devant lui. Si Luc se mariait avec elle, cela pourrait lui faire perdre sa chance. Il s'y refuse irrévocablement. Sans qu'il sans doute à cet instant, il touche un point sensible, elle comprend le problème : Sa maman s'est retrouvée veuve encore jeune, avec plusieurs enfants. Nos deux êtres qui commencent à se sentir attirés l'un par l'autre savent qu'un jour Luc ne pourra pas remplir la place auprès d'elle dont elle aura besoin dans sa vie. Il l'encourage à ne pas rater le passage de celui en qui elle pourra voir un bon mari. Il souhaite que quand ce moment dont il ne doute pas arrivera, ils puissent rester amis. Pour Léa, si elle se veut aussi raisonnable, ce n'est pas sans difficulté. Elle lui écrit que quand un garçon du site de rencontres la contacte, elle lui répond qu'elle a trouvé l'homme de sa vie, et en général, le garçon la laisse tranquille.

Une jeune femme de santé fragile.

Ce n'est facile pour la jeune femme. Un jour elle lui explique qu'il y a comme deux Léa en elle ; quelquefois c'est la Léa pleine de désirs et d'affection qui veut voir Luc le plus tôt possible qui domine, quelquefois la Léa craintive prend le dessus. Elle lui demande d'être compréhensif, c'est bien malgré elle que la Léa craintive muselle parfois l'autre. Il la console du mieux qu'il peut. L'inconvénient du site est qu'un moteur automatique censure toute inscription d'une adresse internet ou d'un numéro de téléphone sur un message. Il est préconisé aux abonnés de décider de leur premier rendez-vous et d'échanger, seulement à partir de là, leurs coordonnées s'ils le souhaitent. La règle a été instituée suite à des plaintes de jeunes femmes harcelées jours et nuit au téléphone et à des plaintes de jeunes hommes désorientés par des relances de filles qui s'avéraient être des escort girl. Luc et Léa s'apprécient de plus en plus et s'acheminent vers leur premier rendez-vous en prenant leur temps. Lui, prévoit de l'inviter au restaurant, elle adore les fruits de mer. Il y a un petit restaurant qui sert de délicieuse gambas face à l'hôpital de Bourg en Bresse où elle est aide soignante. Le choix de Luc est motivé par le fait que ce restaurant serait visible de l'hôpital, donc, à chaque fois qu'elle travaillera, elle pourra revivre dans sa tête ce premier doux souvenir. Elle lui confirme joyeusement qu'il en est ainsi. Elle ajoute comme il lui a offert de décortiquer ses crustacés : « J'adore les gambas, et en plus si tu me les décortiques... »

Elle est aux anges. Elle l'appelle son doux et tendre Luc. Il l'imagine au boulot en petite tunique à manches courtes sur un pantalon, ainsi qu'il a vu du personnel de sa fonction, quand il allait voir de la famille à l'hôpital. Lui-même visualise volontiers le joyeux babillage féminin de l'hôpital dans les vestiaires collectifs. Il a connu ça quand il était infirmier, les hommes si peu nombreux dans cette profession avaient dû un temps se changer près de la gente féminine ; il n'existait pas encore de vestiaires pour eux. Quand il entend Léa lui parler, émoustillée, des choses coquines dont certaines collègues lui parlent il n'est pas du tout étonné. Espiègle, il vient afin de titiller ses désirs en lui disant : « Aimerais tu une première découverte physique l'un de l'autre amusante ? On s'enroule face à face chacun dans un drap opaque, on se change dessous, et quand on est tous les deux en maillot de bain, on laisse tomber le drap et tu te jettes dans mes bras grands ouverts. » Elle lui répond : « C'est follement excitant ! » Deux

ans plus tard il se promènera sur une route de montagne dont le paysage offre une suite de montées et de descentes au panorama magnifique entre Nantua et Bourg en Bresse. Allez savoir pourquoi, au souvenir de l'échange il s'exclamera : « Bon sang mais c'est bien sûr ! Je n'avais fait que lui proposer de réaliser le changement discret des jeunes femmes sur une plage en été, dans un grand drap de bain, quand il n'y a pas de cabine. » Sur le moment il n'y avait même pas pensé.

Léa est de santé délicate, le premier rendez-vous est différé par sa première grippe, la dernière quinzaine d'octobre. Cette année les premiers cas de la pandémie étaient précoces, plus intenses et plus longs qu'à l'habitude, Bourg était touchée, le facteur du quartier qui dessert une cousine de Luc l'attrape, essaie de poursuivre ses tournées tant bien que mal et se trouve contraint de s'arrêter une dizaine de jours. Léa ne pouvait pas espérer passer au travers, elle figure parmi les premières touchées et la subit pendant douze jours. Luc essaie de la faire sourire avec une touche d'humour : « Curieuse expression, attraper la grippe, comme si on avait peur d'y échapper et qu'on courait derrière pour l'attraper à pleines mains en se disant qu'elle ne m'échappera pas. » La pauvre Léa n'en a pas fini avec les délicats équilibres de sa santé. Une toux tenace s'installe et l'automne humide et froid se précisant en Bresse, va la rendre sensible à la moindre infection qui passe. Sa profession exercée auprès de malades lui vaut un voisinage avec les microbes et virus banaux plus souvent que le commun des mortels. Elle subit toute la panoplie des troubles infectieux et inflammatoires ORL durant tout l'hiver : otites, bronchites, sinusites, laryngites et on en passe. Vers la fin de l'automne elle avait lâché désabusée après une visite chez le médecin : « J'ai l'impression d'être un sujet d'expériences ! » pour corriger aussitôt : « Mais non, c'est moi qui est toujours malade. »

Elle croit que la nature est bien faite et s'interroge sur l'utilité des huiles essentielles. Luc essaye de l'aider : Il aimerait qu'elle suggère à son médecin des traitements plus énergiques. Il a lui même retrouvé le témoignage des terribles années 1973/74 où, tout en travaillant, il passait d'une infection pulmonaire à l'autre. Il avait tout eu, cortisone, antibiotiques, décongestionnants, par toutes les voies possibles : à avaler, à piquer dans les muscles et dans les veines, et en aérosols. Il était épuisé et s'en était sorti progressivement en quatre ou cinq

ans avec un stimulant des défenses immunitaires à raison de deux cures annuelles. Malheureusement, ce médicament appelé le biostim (de stimulation biologique) n'existait plus. Il s'en était aperçu avec les appels au secours des mamans pour elles et leurs enfants sur le web : « Que faire, le biostim nous réussissait bien, il n'y en n'a plus et on recommence à être malade (s) ? » C'est sur ces forums d'échanges qu'il découvre l'existence d'un complément alimentaire, une sorte de ferments lactiques améliorés, plus de l'échinacée (sorte de marguerite, associés à du cuivre et de la vitamine C, en sommes, un cocktail régénérateur des défenses immunitaires. Des médecins ORL se sont associés pour sa production dans un laboratoire du sud de la France. Les réactions de celles qui le connaissent déjà sont enthousiastes : « C'est même meilleur que le biostim ! » Léa a peur de l'essayer : « Je suis allergique a presque tout, tu crois que ce n'est pas dangereux pour moi ? Luc lui confirme que s'il ne s'agit pas d'un médicament, des médecins confrontés aux allergies saisonnières le prescrivent. Il ajoute : « Je suis moi aussi allergique à tout, je vais l'essayer, je te dirais ce qu'il en est. » Il faut patienter, le laboratoire est en rupture de stock : la capacité des unités de fabrication va s'adapter à la demande. Sa sollicitude la touche mais elle écarte la proposition : « Tu oserais dire quelque chose toi, à ton médecin ? »

La photo qu'elle a mise sur sa fiche du site web de rencontre montre un buste rayonnant de santé, son visage encadré de longs cheveux blonds bouclés aux extrémités transpire la joie de vivre. On aperçoit le haut de son maillot de bain deux pièces, rouge vif, qui souligne sa beauté naturelle. Des abonnées du site que Luc écarte gentiment en avançant sa liaison avec elle écriront : « Tu as de la chance, elle est canon ! » Elle espère aller mieux et se déclare certaine qu'elle verra Luc avant Noël. Un peu troublé tout de même, il lui détaille une précédente correspondance avec une jeune femme, Axelle, qui a trois ans de plus qu'elle. Pendant treize mois elle avait enchaîné les maladies, les repas familiaux, l'assistance à un mariage, la garde de sa petite nièce qu'elle emmenait faire du shopping, l'arbre de Noël de l'école de cette dernière, dont en plus, elle ne se rappelait plus le jour, une fracture du fémur de sa maman, le passage d'une famille d'Aquitaine en route pour les sports d'hiver et enfin elle avait écrit à Luc un soir : « Je suis désolée, j'étais en boîte hier soir,

un garçon a flashé sur moi sans que je l'aguiche le moins du monde, on va se revoir, adieu. J'espère qu'un jour tu pourras m'écrire à ton tour plein de joie que tu as trouvé le bonheur. » En fait, au cours de ses recherches de contact sympathique, il s'était aperçu quelques mois plus tard, qu'elle était toujours membre du site, participant activement au chat réservé aux abonnés. Il avait compris qu'en dépit de tous ses désirs de vivre sa vie en quête du bonheur, elle était trop timide pour rencontrer un homme. Ce passé nourrit les doutes de Luc, leur premier malentendu.

Voulant en avoir le cœur net, il reste muet deux jours et retire sa photo de sa fiche. Paradoxalement, la réponse de Léa le rassure : « Si tu ne veux plus ni m'écrire, ni me voir, ce n'est pas la peine de continuer. » Il n'avait pas attendu cette réaction pour replacer sa photo, il y avait juste un petit temps de décalage technique pour sa publication. Il le lui écrit. Quand elle le voit revenu elle lui écrit : « Moi, je suis moi, je ne suis pas Axelle ! » Il commence à parcourir des sites internet de cadeaux féminins à la recherche de ce qu'il pourrait lui offrir pour la fête. Surprise, il n'en croit pas ses yeux, regarde la photo de Léa. Pas de doute il y a la même sur une publicité pour jolis maillots de bains féminins et d'autres photos d'elle en différentes positions bien charmantes qui mettent en valeur le maillot. Il le lui dit. Fort étonnée qu'il soit tombé dessus avec tous les sites commerciaux qui existent, elle lui apprend qu'elle a été sollicitée par une agence de publicité après un concours local de Miss. C'était pendant quelques jours de vacances chez une cousine vers la fin du printemps de l'année. Elle a accepté. Quant aux concours de Miss, elle n'a pas souhaité aller plus haut, elle voulait juste savoir ce qu'on ressentait dans ces circonstances, rêve de bien des jeunes filles de notre époque. Sa physionomie varie d'une photo à l'autre, exprimant tour à tour le sérieux, la gravité, l'attention, la perplexité, la provocation, la satisfaction, la joie et même une franche hilarité. Luc ravi, intègre les plus jolies photos sur pêle-mêle qu'il change régulièrement sur le site, leur unique moyen de communication. Il se fait figurer à son côté sur un joli paysage ou des éléments architecturaux de sa ville de Bourg. Un des premiers montage est sur dominance violine. Elle réagit enthousiaste : « Comment as tu deviné ? C'est ma couleur préférée. Tu lis en moi comme dans un livre ouvert ! » Un autre montage qu'elle adore est aussi une photo mi corps haut ou

Luc est torse nu. Elle exulte : « Oh comme j'ai envie de me blottir contre ta poitrine, je me sentirais protégée. »

Il y a un sujet qui l'énerve, bien qu'il l'utilise comme un moyen complémentaire de contact. Il parle souvent d'un livre qu'il a écrit. En se projetant quelques mois dans le futur, il revit ce jour de fin de printemps où il se rendait à Lagrasse, en pays cathare, pour présenter son livre à un petit salon du livre local. Il avait trouvé les paysages du sud du Massif central traversés si beaux, il avait pris une photo et l'avait fait figurer avec lui sur le pittoresque panorama. A l'hôtel il avait pris d'autres photos décentes et agréables pour lui faire partager son séjour et il lui avait décrit la salle immense voutée avec de grosses pierres apparentes qui formait un cadre ancien impressionnant en accord parfait avec le thème principal, consacré à la spiritualité, et, au souvenir des cathares qui imprégnait lieux et conscience des habitants du crû. Au retour par l'autoroute cette fois, il avait fait une pose sur une aire de repos à Sète. Il se souvient de l'oliveraie sous le soleil radieux qui la bordait. Les cigales y chantaient très fort. Comme il ne pouvait partager ce moment avec Léa il était resté sous le charme dix bonnes minutes, essayant de s'emplit à satiété les images, les senteurs et les sons comme s'il pouvait les lui restituer de pensée à pensée. Sur cet aparté revenant au moment du temps où on en était. Il devait la saouler avec son livre. Un jour elle n'avait pu éviter de lui lâcher : « Encore ce livre. » On aurait presque senti que ce livre avec la passion qu'il y attachait était un adversaire plus redoutable que s'il avait eu une autre femme. La jalousie qu'elle manifestait ainsi sans en avoir vraiment conscience, lui faisait à la fois plaisir car elle était un signe intense qu'elle tenait à lui, et, à la fois le peinait pour elle, car pour s'exprimer ainsi c'est qu'elle devait en être peinée. Il aimerait communiquer autrement que par le site de rencontres avec elle, mais si elle arrive à déchiffrer le code par lequel il lui donne son numéro de téléphone, sous forme de nombres de fleurs d'un bouquet composite, elle refuse de s'en servir : « Le site ne le permet pas, il faut respecter les règles, on aura bien le temps, d'échanger nos coordonnées à notre première rencontre. » Elle ne note pas le numéro. Il la respecte, s'incline.

Refusant de s'arrêter, elle s'épuise très vite. Elle s'abrite derrière la notion d'accoutumance. Si elle vit généralement une santé insolente au printemps, automne et hiver la voient depuis des années aux prises avec les maladies.

Luc, fragilisé en hiver, était l'objet de tous les regards : médecin du service, famille et même patiente un jour où il s'occupait d'une vieille femme à bout de souffle, chacun se demandait qui était plus malade que l'autre. Le gériatre avait expliqué à la famille : « C'est normal, j'ai une petite nièce dans son cas, ces malades sont bien moins alarmés que leur entourage. » Sa petite nièce ne lui a pas dit que l'asthme ne laisse pas le choix à qui subit, il faut vivre avec. Dans la connaissance approfondie qu'il a maintenant de Léa, Luc conçoit fort bien que soumise depuis son enfance à des difficultés de santé chroniques elle puisse avoir la même réaction. Léa bénéficie de huit jours de congés ce Noël 2008, qu'elle passe avec sa maman et ses sœurs Elle reprend son service à Bourg et elle est certaine cette fois de voir Luc. Elle demandera le lundi 14 janvier à ses chefs. Quand on lui donne un week-end, elle en a absolument pour pouvoir refaire ses forces entre deux semaines. C'est le prix à payer pour pouvoir continuer à faire face à son travail. Ceux-ci diffèrent leur accord pour ce jour de récupération tout en la rassurant. Le soir du dernier jour de sa semaine elle exprime une rage folle dans son message : « Ils me l'ont refusé, ils pourront toujours me demander quelque chose maintenant, je ne l'accepterai plus. »

Ayant été cadre de santé Luc sait que le service des malades prime sur la vie privée. Il y a eu peut-être un arrêt dans son équipe pendant cette période climatique difficile, et comme elle vient d'avoir des vacances qui semblent l'avoir revigorée, elle n'aura pas été jugée prioritaire. Il n'ose pas le dire, elle ne serait pas consolée. L'impact de l'âme sur le corps, bien connu sous le terme de psychosomatique, va probablement l'affaiblir un peu plus. Après sa cruelle désillusion liée à sa rencontre avortée avec Luc, elle va retomber aussitôt dans les petites agressions de l'hiver. La première fois où Léa lui écrit qu'elle est tombée en se levant chez elle, il commence à être soucieux. Elle retombera d'autres fois, elle passe ses jours de repos au lit, n'arrive pas à s'alimenter. Comment de simples désagréments ORL sommes toutes banaux peuvent-ils avoir ces incidences ? Il n'arrive pas davantage qu'elle à trouver le sommeil la nuit. Elle s'inquiète : « Promets moi de dormir, laisses moi être ton médecin, prends de la valériane, c'est efficace. » Il suit son conseil avec une gentille ironie : « Pourquoi cela n'est-il pas efficace pour toi ? » En fait, elle a senti un effet bénéfique, mais celui-ci s'est estompé au bout de

quelques mois.

Un soir elle ne lui pas écrit en sortant du boulot comme à son habitude. Il aura un message très tard, vers le milieu de la nuit : « Je pense trop à toi, j'ai eu un accident en sortant de mon travail, on m'a ramenée aux urgences pour soigner quelques coupures sans gravité. » Elle ne lui dit pas si sa voiture a souffert. La famille de Léa doit commencer à nourrir de sérieuses inquiétudes ; sa sœur lui téléphone un samedi de février : « N'oublies pas, on a un repas de famille chez maman demain. » Le premier dimanche de mars, sa maman dont l'aspect de Léa lors du repas de famille est loin de l'avoir rassurée n'y tient plus : Léa ne se sent pas capable de conduire. Maman, à une petite demi heure de route, vient la chercher d'autorité.

Une incroyable malchance.

Luc passait la journée au village du livre de Cuisery, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Bourg. Ce village typique à la limite de l'Ain et de la Saône et Loire s' anime le premier dimanche du mois. Les initiés viennent de loin fouiller les rayons de livres de toutes sortes, des dizaines de milliers de livres anciens à des prix qui sont une affaire si vous dénicher la perle rare qui vous passionne ; de super bouquinistes répartis dans les boutiques et les étalages extérieurs. Luc ramènera entre autres, un livre d'astrologie de sexualité féminine à usage des femmes, fruit des réflexions d'une psychologue américaine. Curieux de ce qui confine à l'ésotérisme, à l'étrange, à ce qui sort des sentiers battus, il l'utilisera pour mieux comprendre Léa. Il mettra à côté de la plaque. Il la croit du signe du capricorne, il n'apprendra que l'année suivante qu'elle est en réalité du signe de la vierge, et encore, elle ne s'attribue pas le bon décan, à un jour près . Elle évoque une erreur du site de rencontres. Luc fera semblant de la croire puisque quand ils avaient parlé de son anniversaire sur la base des données du site quelques temps avant elle s'était exclamée : « Comment l'as-tu su? » Elle s'était laissée souhaiter son anniversaire un quatorze janvier. Avait-elle modifié ses renseignements civils pour éviter d'attirer l'attention dans son quartier si quelqu'un avait cru la reconnaître ? Ce moyen de faire connaissance est rentré dans les mœurs mais sa timidité était compréhensible.

En matière d'astrologie Luc n'était pas en reste. Un prêtre passionné par ces questions lui avait identifié son ascendant sur la base des données connues de sa naissance. Luc était un peu perplexe, l'ascendant taureau quand on est du signe du verseau ne correspondait pas à sa personnalité. Récemment Luc venait de refaire le calcul par lui-même. Il s'était procuré un acte de naissance officiel. Il remarqua aussitôt une demi heure de décalage avec l'heure présumée de sa naissance et son ascendant était différent, c'était l'ascendant bélier. Cette fois les grandes lignes de sa personnalité, celles qui correspondent à l'inné hors incidences ancestrales, se lisent de façon cohérente. Au retour du village du livre, Luc se proposait de passer remonter le moral de Léa en espérant lui prodiguer des conseils utile en évaluant de visu son état de santé. Elle l'en avait dissuadé désolée : « Je voudrais bien te dire de passer, mais je ne sais pas à quelle heure on va me ramener. » Elle aura bien fait, maman la ramènera le lundi

matin à contrecœur, parce que, quand on a la jeunesse de Léa on en a l'entêtement, et elle refuse de manquer son travail un seul jour. Cette fois elle a présumé de ses forces ? Elle avait rassuré Luc après le ratage de janvier : « On se verra au printemps sans chichis ! » A-elle perçu une désillusion en Luc même s'il fait tous les efforts possibles pour qu'elle n'en souffre pas ? Son veuvage aurait pu continuer dans la solitude. Il s'y était adapté, certes, mais l'éveil d'un monde meilleur suscité par l'attention qu'elle lui portait avait changé la donne. Il s'éveillait à nouveau aux désirs d'un compagnonnage féminin très doux et Léa le repoussait sans cesse bien malgré elle. Il ne pouvait pas lui en vouloir sans se prendre pour un monstre, elle souffrait trop des coups du sort.

Elle affronte courageusement la difficulté : « Si tu ne peux pas m'attendre, et que tu vas en voir une autre, je serai très triste, mais je comprendrai. » Cette mélancolie est une peine qu'il arrache de son cœur, il la rassure, il l'attendra. Elle lui répond : « Je t'attends au restaurant face à l'hôpital mi mars, la première dizaine du mois, tu sais que je ne peux pas. C'est vrai que seule une femme est affectée par ce besoin d'intimité à respecter absolument. Ils en ont déjà parlé. Le 15 mars, il l'attend trois heures avec un bouquet de jonquilles qu'il déposera devant la jolie chapelle du quartier des Vennes au sud de Bourg, près de hippodrome, du terrain de foot et du centre de formation pour adultes. Un message s'affiche à son écran dès qu'il est rentré : « Je m'en veux, je me suis réveillée à treize heures, trop tard pour me préparer, je n'ai pas pu te prévenir. » Elle lui donne un nouveau rendez-vous au petit restaurant aux gambas pour le dernier dimanche de mars. Si elle se sent mieux, il ne va pas la contredire et se prépare à la rencontre. En l'absence de contrordre le samedi, il va l'attendre sur la place face à l'hôpital, entre la statue de bison qui veille sur l'entrée du restaurant et le supermarché aux plantes où il s'est procuré un bouquet de roses rouges aux reflets sombres. Au début de leurs échanges elle a avoué adorer les roses. Il guette son arrivée fébrile et l'attend très ému longtemps. D'une sensibilité intuitive presque féminine il pressent que quelque chose d'imprévisible s'est produit. Il dépose le bouquet de roses de façon à ce que celui-ci soit immanquablement aperçu par les visiteurs près de l'entrée du centre hospitalier. Une famille pauvre se rendant au chevet d'un des siens osera peut-être le prendre. Après une heure de route

il est devant son ordinateur. Luc a envie de hurler aux quatre vents une peine poignante.

Léa s'est traînée jusqu'à son propre ordinateur et a eu le courage de lui écrire ces mots : « Je suis tombée en franchissant l'entrée de mon petit studio, si heureuse d'aller te voir, mon pied a tourné sous moi en se dérochant, il est enflé, je te dis pas, la douleur est atroce. Je crois que cette fois je me suis fait une entorse. » Il lui répond aussitôt de faire joindre le médecin de garde, il n'a pas son numéro et même s'il l'avait, il ne passerait pas la censure du site et il pressent que dans sa souffrance elle arrivera au moins à appeler une voisine. Il n'aura pas de réponse avant la fin du lundi matin : « Une jeune voisine amie est venue me voir hier soir, elle a fait comme tu m'as dit, elle m'a emmenée de force chez le médecin. J'ai une méchante entorse avec interdiction absolue de poser le pied à terre. Ce truc là fait un mal de chien. On est venu me chercher. » Est-ce une pointe d'humour ou une manifestation de dérision fataliste de celle qui adorait son indépendance ? Elle ajoute : « Cool, je suis chez ma mère. » Elle note : « Je ne suis pas à plaindre, si allongée pied suspendu n'est pas la panacée, je suis très bien entourée, calée par des oreillers moelleux, avec téléviseur grand écran, magnétoscope, télécommande... Sure d'elle, elle assure qu'elle s'est entourée de bons médecins. Celui qui suit son entorse renouvelle son arrêt de travail de quinzaine en quinzaine, dur à vivre probablement pour les cadres de santé de son service. Elle sera alitée deux mois. Le vaste canapé écru lui offre une couche confortable jours et nuits au début. Son ordinateur est à portée de sa main sur une petite table. Il lui cause quelque souci durant une longue semaine ; un virus ? Dans ce lieu de séjour pour les siens et les visiteurs elle se sent un peu trop le centre du monde. Elle constate désabusée qu'elle est trop couvée : « On ne me laisse rien faire. » et si parfois elle est saturée de télévision elle fait comme toute jeune femme coquette : « Mon alitement n'est pas une raison pour que je ne prenne pas soin de mon corps. »

Sa maman, artiste, excelle dans l'aménagement d'un intérieur. Elle en a fait sa profession qui lui permet d'être souvent à la maison. Elle vit décemment avec ce que lui a laissé son époux, heureusement, car elle ne travaille pas beaucoup dans l'environnement semi rural. Elle a du temps, elle est aux petits soins pour la jeune fille. Un dimanche Léa est

gaie comme un pinson. Elle écrit : « Maman m'a apporté le petit déjeuner au lit. Je pense à ces fins de nuit où je m'éveillerai quand tu me l'apporteras toi. » Il répond : « Moi aussi j'attends avec impatience ces week-end en où tu ne travailleras pas. Le reste du temps vivre ensemble risquerait de fermer les yeux de ton Prince charmant qui ne doit pas passer près de toi sans te voir. » Elle termine un jour son message en urgence par « Maman arrive ! » Ayant été très complice avec elle dans son adolescence, elle médite de lui parler de sa liaison d'ici quelques temps, et encore, si c'est nécessaire. Elle dit qu'une maman devine tout. Après tout une liaison avec un vieux veuf, même s'il ne veut pas faire de vous sa femme doit être plus facile à faire avaler que celle que lui a dit Luc au sujet d'une de ses amies : Sénégalaise. Sous les nuits mystérieuses au clair de lune africain, sensualité à fleur de peau, elle rêvait d'un compagnon qui saurait la combler en exacerbant tous ses sens quand les jeunes filles occidentales rêvent au Prince charmant. Elle s'était liée par correspondance à un agriculteur de la cluse des hôpitaux, au petit village de la Burbanche, dont la mère, sa seule aide à la ferme, donnait des signes évidents de fatigue. Vieux garçon assez frustré mais excellent travailleur, il exerçait un travail dont l'âpreté était tempérée par les bons vins du Bugey. Elle l'avait épousé, la France et les français étant synonymes pour elle de liberté et s'était peu à peu étioyée. Elle l'aimait, il était plein de cœur, d'attention et de bonne volonté mais la sensualité n'était pas son truc, elle avait l'impression de transpirer après une douche chaude avec sa sueur qui rentrait à travers tous ses pores au lieu de s'évaporer.

Elle n'avait pas l'impression de lui avoir été infidèle quand elle avait pris un amant. Pour elle, il était son mari pour la vie et elle voulait que cette vie soit très longue. L'amant était celui qui apportait ce qui vous manque, digne de douceur et d'attention extrêmes avec sa place d'amant, pas de mari. Elle n'avait pas l'impression de nuire si elle cloisonnait bien les relations avec chacun. Elle disait : « Dans un couple si le mari est musicien passionné et que la femme a horreur de cela, elle n'aurait pas idée de le priver de concerts, même si elle ne l'accompagne pas, si elle l'aime. » Ayant réponse à tout, elle citait la définition de l'adultère trouvée dans la bible : « Celui qui renvoie sa femme et en épouse une autre commet l'adultère et la femme répudiée qui en épouse un autre commet l'adultère. » On aurait pu lui opposer la formule de Saul de Tarse connu

sous le nom de Saint Paul : « Tout est possible mais si tu t'aperçois que ce que tu fais peut faire tomber ton frère plus faible que toi il faut t'en abstenir. » Avec innocence elle disait qu'un pêché d'imprudenc e était moins grave que l'adultère. Elle comptait sur la divinité, si elle aime les hommes comme elle le dit, si elle existe, pour rattraper les conséquences de ses imprudences touchant les autres. Certains probablement fondés, auraient pu la mettre en garde : « Fais attention de ne pas faire de chantage avec Dieu. » Elle était peu perméable à l'argument tant elle était attachée à l'idée de l'immense amour d'un être divin et assurait : « Évidemment, sur cette terre, s'il le savait, mon mari souffrirait, mais je suis certaine que dans l'autre monde il sera heureux quand il découvrira que j'ai été plus heureuse sans détrim ent pour son bonheur. » Hélas, un jour elle avait été surprise répondant à son amant sur internet.

Son mari extrêmement triste s'était figé. Il n' avait pas dormi de la nuit. Au petit matin elle avait découvert bouleversée les grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Comme elle lui renouvelait son amour et son intention de ne pas le laisser, il lui avait fait écrire devant lui à son amant qu'elle lui avait toujours menti, qu'elle ne l'avait jamais aimé et qu'elle s'était beaucoup amusé avec lui. Les blessures du couple avaient cicatrisées avec beaucoup d'efforts de chacun. Elle savait qu'il resterait longtemps, sinon toujours, un petit ulcère dans le cœur de son cher mari. Y a-t-il des avertissements dans les rêves mettant en garde, des années avant, sur les risques pour un couple de différences sur des éléments importants de la vie ? Deux ou trois ans après son mariage elle avait rêvé plusieurs fois qu'elle était au Sénégal après des vacances vers ses racines, que son mari était reparti en France avec leurs jeunes enfants et qu'elle savait avec une immense tristesse qu'elle ne pourrait pas les rejoindre et n'en entendrait plus jamais parler. Son amie sénégalaise avait confié toutes ces choses à un Luc, bouleversé, lors de la crise du couple qui est survenue pour leurs trente ans de mariage. Dès que Léa se sent plus adroite avec ses béquilles elle intègre, sans appui sur son pied malade , une chambre pour y passer les nuits. Elle la partage de temps en temps avec une de ses sœurs. Luc devra attendre encore un peu pour apprendre qu'elle n'a plus de papa. Est-ce à cela qu'elle fit une allusion vers la fin de l'hiver en disant qu'elle est en train de vivre un drame familial ? Le premier mai, il se procure du muguet en pot avec sa racine. Il le porte au

pied d'une statue de la vierge de la forêt en attendant de pouvoir le lui offrir. Léa est aux anges : « Quelle bonne idée de l'avoir confié à une vierge en attendant que je puisse le replanter chez moi ! » Elle peut en profiter en photo. Ce même jour, il assiste au défilé de chars décorés à Chalamont, gros village du plateau des Dombes. Il se dit : « qui sait ? Si elle habite ici, sa maman l'a peut-être installée à une fenêtre pour profiter du spectacle. » Il prend des photos et utilise celle du plus beau char pour la faire figurer dessus à son côté dans un nouveau pêle-mêle. Fin mai, juste avant la fête des pères elle est autorisée pour la première fois à poser le pied à terre. Le jour de cette fête elle dit se préparer à rendre visite à son papa : Décence de taire une visite au cimetière ? Se serait tout à son honneur. Luc ne le saura jamais, il ne sait pas davantage qu'elle ne reprendra jamais son travail ; elle non plus qui réitère régulièrement : « Je vais guérir très vite pour te voir. »

Poser de nouveau le pied est une délivrance, ouf, elle commençait à se trouver saturée par la télévision. Ses premiers pas réveillent ses douleurs. Elle constate : « Cela fait horriblement mal ! » L'été venu, elle exprime un besoin immense de soleil et de mer et songe à une thalassothérapie. Sa maman l'emmène par surprise trois jours à la Méditerranée. Léa s'en est voulue de ne pas réussir à se connecter mais revient gonflée à bloc avec les cigales au cœur. Elle semble croire à sa reprise de travail cette mi été 2009, avant l'épuisement des droits à maladie ordinaire ? Perdra-t-elle son emploi dans le cas contraire ? Probable ! Remise à demi, elle suggère à Luc de reprogrammer ce qu'ils avaient prévu le 29 mars. Elle a juste besoin d'un peu de temps pour rassurer sa maman sur sa santé : « Elle est toujours derrière moi, normal, je lui en ai fait voir de toutes les couleurs. Dans quelques temps je serai à nouveau libre de faire ce que je veux. »

Le malheur tient à sa proie.

Luc et Léa savourent à l'avance des gambas accompagnées d'un vin rosé léger de Californie. Bien plus tard à chaque fois qu'il prendra de ce vin dont l'arôme léger et doucement fruité lui convient à merveille, il réveillera la case nostalgie dans ses méninges. Il précise : « Du bon vin, oui, cela aide à être gai, mais pas trop, je tiens à ce que tu restes lucide. » Il met un bémol : Le jour où ils mangeront en face de son hôpital elle doit avoir repris son travail ou être sur le point de le faire pour ne pas se mettre en porte à faux avec des collègues ou des chefs qui l'apercevraient. Elle l'admet volontiers : « J'aurais l'air malin ! Ils s'essaient tous les deux à un charmant jeu érotique. Il lui dit : « Quand tu seras au restaurant avec ta petite jupe coquette, dis, tu feras tomber ton mouchoir à tes genoux pour que je le ramasse en me penchant sous notre table ? » Elle répond du tac au tac : « Ce n'est pas mon mouchoir que tu récupéreras pour moi, mais une pièce de tissu aussi fine et pas plus grande, que j'aurais discrètement retirée avant d'entrer. Tu vas rougir ! » Rien ne se passe comme prévu une fois de plus. Elle subit une grippe courte mais sévère qui compromet le peu de forces qu'elle thésaurisait, un peu comme un écureuil entasse ses noisettes pour pouvoir survivre à l'hiver. Sa maman est alitée en même temps qu'elle et pour la même cause. Le médecin doit se déplacer à leur domicile.

On se trouve au tout début d'octobre de cette année là, le temps ne s'est pas encore trop dégradé, c'est un peu tôt pour la grippe saisonnière qui ne s'est pas manifestée selon les statistiques épidémiologiques sanitaires ; cependant l'immunité acquise rend quasiment impossible pour une même personne de subir une autre attaque grippale au cours de la même pandémie saisonnière. La grippe étant diagnostiquée et n'ayant pas été sévère, Luc serait presque tranquille pour Léa si une toux exténuante ne persistait pas jours et nuits. La menace, dont on ne parvenait pas à apprécier l'importance, du virus H1N1 en rajoutait à son inquiétude en planant sur le pays. Passé la semaine Léa remise, à peine, sur pieds lui parle d'un repas familial le dimanche onze octobre, c'est dans deux jours.

Luc remarque que la Grand Margot, sacre de la reine des vendanges au cours d'un défilé de chars, dans le gros bourg fleuri viticole de Ceyzériat, à dix minutes à l'est de Bourg en Bresse a lieu ce même dimanche. Il sait que les fêtes de village servent souvent de support aux retrouvailles de familles.

Il décide de s'y rendre au cas où Léa soit de ce secteur. Il ne l'apercevra pas dans la foule massée sur les trottoirs. Elle ne lui dira pas davantage où elle demeure tant qu'ils ne se seront pas rencontrés. Léa espère qu'ils se verront fin octobre, vers le vingt elle écrit : « Je me sens mieux, je me prépare à aller chez le médecin. Je lui parlerai de ton stimulant des défenses, avec l'automne humide et frais, ça pourrait être bien. Au retour elle ne dit rien de sa consultation. Ses silences désabusés signent que le médecin n'a pas partagé son sentiment d'aller mieux. Vient le jour de la fête d'Halloween, Léa pourtant confinée à la maison, rayonne de joie : « Maman m'a acheté des bonbons pour les enfants qui frappent à ma porte, ils sont si mignons ! »

Volontaire dans un centre de vaccination, Luc encadre des étudiantes infirmières durant la campagne de prévention sanitaire. Il n'ose imaginer ce qui se passera si Léa attrape ce virus. Il essaye de la convaincre de se faire vacciner dès qu'une accalmie de sa toux se manifestera, mais ni elle, ni son médecin ne le souhaitent. Elle est nette dans ses propos : « Sauf si mon médecin me l'impose je ne me ferai pas vacciner. » Les bruits extrêmement contradictoires qui circulent, en se baptisant informations sur le sujet, ne permettent pas de se forger une idée précise avec certitude ; même l'équipe du centre de vaccination est divisée sur la question. Gros allergique à des tas de choses, Luc, qui ne dispose pas de moins d'informations contradictoires que quiconque, ne se sent pas le droit de préconiser la vaccination aux autres sans montrer l'exemple. Il est parmi les premiers, ainsi que le médecin réquisitionné pour l'ouverture, à s'y prêter. Il faut dire que dans son entourage il y a un bébé de moins de six mois qui n'a d'autre moyen de protection, si les prévisions les plus pernicieuses sur la pandémie se présentent, que l'immunisation de ses proches. Il espère aussi que s'il ne fait pas de complication vaccinale, Léa sera encouragée pour se faire protéger à son tour. Intéressant décidément ce centre de vaccination : Luc y fait la connaissance d'un jeune psychiatre toujours pendu à son mini ordinateur de poche pour surfer afin de meubler les périodes creuses de ce centre en zone rurale. Il ne comprend pas, il a le même mais qui se décharge très vite. C'est l'expérience de Léa triste de ne pas avoir pu se connecter durant sa demi semaine d'été dans le midi qui l'a incité à s'équiper. En fait l'entreprise qui a conçu l'appareil vient de sortir un socle, qui se charge sur une prise de courant, qui

quadruple son autonomie. Ce médecin passionné d'internet est un des premiers à l'utiliser dans la région. Il faut le voir surfer passionnément pour admettre l'utilité du socle chargeur.

Rongé d'inquiétude, Luc apprend qu'elle est en proie à une nouvelle grippe, plus forte que celle d'octobre, juste avant Noël. Pour un professionnel de santé c'est impossible. Est-elle de ces milliers de français qui ont contracté le virus H1N1 sans dommages, à leur insu, au début de son invasion ? La presse commence à en faire état. L'explication est plausible compte tenu de la précocité de sa grippe d'octobre et surtout de la contagion extrêmement rapide entre sa maman et elle, rapidité caractéristique de ce virus. La fête de Noël est heureuse, Léa aide même à préparer la table familiale . Les lendemains sont moins riants à cause des rébellions de son estomac.

Luc lui apprend la technique pour le vider avec deux doigts dans la bouche, assez désagréable, mais qui a les mérites d'abréger considérablement les tourments suscités par son viscère. Elle écrit : « J'ai fait deux fois comme tu m'as dit, ça va mieux. » Il lui présente trois dates de rencontres échelonnées dans la seconde quinzaine de janvier. Échaudée par ses maladies successives elle choisit la plus éloignée le mardi 26 janvier. Le médecin la trouve anémiée et prescrit une ponction de moelle osseuse pour le vendredi 29 du mois. Le rendez-vous du 26 est fichu. Léa ne se sent pas le courage de le rencontrer trois jours avant l'examen. Elle explique : « Désolée, je me connais, stressée comme ça m'a placée, ça gâcherait tout. Il n'est pas question que je t'impose une journée sans joie. » . Il s'incline, révise ses connaissances sur l'anémie et la rassure : « Il existe une anémie courante, par manque de fer, qui affecte les jeunes femmes de santé délicate. Une simple prise de fer par voie orale corrige la maladie. » Léa juge cette piste probable, adolescente elle a eu une carence en fer corrigée par traitement. Elle est paniquée par cette ponction de moelle osseuse programmée pour la fin du mois. On lui aurait dit que l'examen est douloureux. Luc lui cache qu'un médecin du centre de vaccination sondé sur la question lui a répondu avec franchise : « Simple manque de fer, j'en doute, on ne prescrit jamais cet examen sans arrière pensée. » Il en a lui-même subi deux. Selon lui la ponction sternale est quasiment abandonnée de nos jours à cause des risques (peu fréquents) de fracture de cet os, au profit du prélèvement en crête iliaque (à la hanche). Il confirme une douleur supportable et brève. Si

l'être humain arrivait plus facilement à faire le tour d'une difficulté, Léa n'en serait pas à être terrorisée par un examen inutile. Une simple prise de sang confirmerait l'anémie par manque de fer.

La persistance de sa fatigue et de sa pâleur inquiètent le praticien. Dire que Léa libérée de sa toux attendait que la consultation débouche sur la reprise de son travail. Il a manqué si peu de choses. Sa déception est énorme, à la mesure de ses espoirs. Le médecin pouvait faire compter ses globules quelques mois plus tôt, l'examen est très banal, mais son attention s'est concentrée sur les problèmes ORL, puis a été détournée par la gravité de l'entorse. Le docteur qui ne connaissait pas le passé de Léa ignorait qu'elle avait été soignée pour manque de fer. Luc n'est plus aussi certain que les difficultés qu'elle avait à s'alimenter étaient liées à ses infections ; on sait que certaines anémies produisent des lésions digestives fort gênantes. Il lui décrit un tableau inquiétant, cependant exceptionnel, dans cette anémie pour l'inciter à se soigner. Si rien n'est fait elle risque de faire un jour un état de choc. Il faudra alors une hospitalisation d'urgence avec probablement des transfusions et toute une panoplie d'examens pas forcément confortables. Ils n'apporteront rien de plus mais ils seront pratiqués, tellement on a du mal à croire qu'un simple manque de fer puisse ainsi dégénérer. La peur d'aller à l'hôpital fonctionne. Sa maman l'accompagne. Le prélèvement est fait au sternum, elle a mal uniquement au moment de l'anesthésie. On lui fait aussi une prise de sang. Cette fin janvier, les centres de vaccination ferment les uns après les autres. Luc pour qui cette activité constituait un dérivatif en attendant que Léa soit mieux cherche à remplir le vide qui se dessine. Il n'y a rien de pire que l'inactivité pour se ronger les sangs en l'absence d'un être aimé. Il se porte volontaire pour la distribution des annuaires du téléphone. Léa ne comprend pas : « Pourquoi fais-tu cela ? C'est lourd les annuaires ! » Il ne lui lâchera pas le moindre indice sur ses états d'âme, elle n'a absolument pas besoin d'ajouter des tourments à son sujet à ceux qu'elle porte déjà pour elle. Le début de la tournée est terrible. Il fait un froid humide glacial sur le Valromey, val romain, en souvenir de l'implantation des centurions, secteur qui lui a été attribué.

Des rafales de neige se sont déchaînées, Luc débute avec une bronchite sévère, il étouffe avec son asthme

associée, il est brûlant de fièvre. Quand il a pris un engagement il va jusqu'au bout. Antibiotiques et corticoïdes vont le guérir, courageux mais pas téméraire, le soir il se jette sous sa couette dès qu'il est chez lui et n'en bouge plus jusqu'au matin. La région est constituée de tous petits hameaux disséminés à flanc de montagne. Des routes étroites, presque des chemins de campagne, en lacets et parfois en forte pente les desservent. Il a beau être équipé de quatre pneus neige le trajet est parfois problématique. Un jour il n'arrive pas jusqu'à la dernière maison du chemin, il continue à pied et réussira à retourner pour repartir. Il faut dire qu'il ne maîtrise pas forcément la répartition souhaitable du stock d'annuaires pour sa journée. L'hiver s'éternise, humide, froid, Léa rêve de soleil à l'étranger. Elle écarte l'Afrique, continent en proie à de nombreux conflits locaux et autres troubles sporadiques. Elle veut se promener le long de l'océan, sous le ciel bleu, le soleil, courir sur une plage en toute liberté, aller peut-être un jour nager avec les dauphins, prendre chaque jour comme il vient. Son choix s'arrête sur la Floride ou la Martinique, après avoir récusé l'Afrique, continent trop agité à son goût. Luc lui apprend que cette année encore, la Floride est en proie à une attaque hivernale particulièrement marquée. Maman a une idée géniale, elle a des amis en Californie. Contactés, ils acceptent de recevoir la petite. Léa leur téléphone, ils ont l'air très gentils. Prudente elle ajoute : « Ce n'est pas encore fait. » Ils lui décrivent une grande chambre ouverte sur la nature avec salle de bain privée et ordinateur relié à internet. Luc voudrait bien la voir partir, plus tôt elle partira, plus tôt elle échappera à un climat où elle s'étiolerait, plus tôt elle lui reviendra. La voir partir sous la douceur printanière aurait peu d'intérêt ou si peu.

L'hiver rude ne lâche pas prise, le départ se précipite, l'idée de Léa est de partir une dizaine de jours sans attendre les résultats médicaux, maman les transmettra. Si elle a quelque chose de grave elle reviendra, sinon elle restera un peu plus longtemps. Mercredi dix février en fin d'après midi, ce que Luc lit, il s'en souviendra longtemps : « Je passe très vite pour t'écrire car je suis en train de préparer ma valise. Ne t'étonnes pas de ne pas me lire pendant quarante huit heures. Je m'envole demain. Je t'écrirai de là-bas. » La surprise est totale, malgré sa sollicitation réitérée de lui faire savoir quand elle aurait son billet, elle était restée jusqu'alors inflexible : « Je ne te dirai rien avant d'être arrivée là-bas. Je te connais. Si je te

le dis tu vas me faire au moins deux jours de crise d'angoisse épouvantable. » Luc sait qu'elle a raison, l'angoisse est sa compagne depuis longtemps. Voici des années il avait été hospitalisé à Lyon pour une tension artérielle élevée et pincée. Faute de trouver une cause on l'avait montré au psychiatre de l'hôpital qui lui avait proposé un traitement apaisant. Choqué, Luc avait déchiré l'ordonnance. Remontant plus loin encore il se rappelait la tête d'un médecin généraliste, qui le suivait depuis des années, perplexe devant des douleurs musculaires diffuses et qui lui proposait des gouttes à petites doses d'un médicament possédant des activités antalgiques indépendantes de son effet antidépresseur. Luc avait aussitôt changé de médecin. Il gérait très bien cette angoisse. Il s'en servait comme d'une lampe de poche qui éclaire son chemin lors des trajets dans les nuits sombres. Au lieu d'imiter l'autruche qui utilise le sable en y cachant sa tête pour ne pas voir le danger, il en faisait un outil de lucidité, d'aide à la décision pour être plus fort dans les choix de sa vie. Jamais il n'en aurait fait un prétexte pour mener une vie au ralenti, à preuve ce slogan qu'il aimait citer : « Cela passe ou ça casse. » Il n'y a pas eu de délai administratif pour Léa. Un programme américain permet aux originaires de vingt sept pays dont la France de se rendre aux USA sans visa, pour un séjour touristique de moins de trois mois. Son passeport en cours de validité suffit. Elle le rassure : « Je ne vais pas dans un trou perdu mais dans la banlieue de Los Angelès. » Si elle avait pu lire en lui, elle se serait rassurée.

Quand elle avait arrêté son projet, Luc avait vérifié près de la direction du site de rencontres, si elle pourrait lui écrire en Californie. On lui avait répondu : « Il ne devrait pas y avoir de problème. On peut se connecter à peu près partout dans le monde à notre site. » Cette réponse était d'autant plus apaisante que cet état américain est en pointe dans les services internationaux du web. On y trouve les centres vitaux des plus importants moteurs de recherche, notamment Google et Yahoo. Les amis de sa maman, un jeune couple dans la quarantaine, ont leur maison à Santa Monica, limitée à l'ouest par sa plage qui borde l'océan Pacifique, et, sur tous les autres côtés par Los Angelès. Elle se retrouvera au sein d'une agglomération qui représente environ deux cent fois celle de l'agglomération de Bourg en Bresse dans leur acception la plus large. Il s'agit de la seconde agglomération des États Unis, la

plus peuplée étant celle de New York. Le nom complet de Los Angeles est « Le village de Notre Dame reine des anges de la rivière de Porcioncule ». Santa Monica, 90000 habitants, est dotée d'un climat agréable toute l'année. Elle tient son nom de Monique, mère d'un docteur de l'Église, Augustin, patronne des femmes et victimes tourmentées, du sur mesure pour accueillir Léa. C'est une des extrémités de la route 66, l'autre se trouvant à Chicago, troisième agglomération des USA, au bord d'un des grands lacs du nord-est, le Michigan à 4000 kilomètres de là. Première route intercontinentale goudronnée du pays, à travers huit états, elle fait parti du mythe américain. De nombreuses associations à visée touristique s'attachent à ressusciter les souvenirs attachés à cette route.

Je suis californienne !

Après treize heures d'un voyage sans histoire Léa a été accueillie par les amis de sa maman à l'aéroport. Ils ont eu beau être discrets, le sens du regard furtif qu'ils n'ont pas pu s'empêcher de s'échanger, ne lui a pas échappé : « C'est bien la fille de Gisèle ? La pauvre petite, on va tout faire pour l'aider à remonter. » Léa a déjà pris connaissance du message de Luc qui l'accueillait : « Bienvenue à Santa Monica. » La proximité d'Hollywood rend logique que les sympathiques accueillants travaillent comme beaucoup de monde ici, dans le cinéma. Après que Léa lui a décrit leur rôle dans ce milieu, il ne visionnera plus jamais un film sans prêter une plus grande attention qu'avant au fond musical qui l'accompagne. Jusqu'alors il ne dissociait pas un élément parmi les autres dans le cinéma comme dans les choses de la vie. Ce qui comptait pour lui : « Je suis touché ou pas ! » Elle lui dit qu'elle aussi réagit ainsi. Surprise : ils mettent à sa disposition une petite voiture Ford Escort noire, automatique, elles le sont presque toutes là bas. Au cours des premiers jours, un jeune compatriote qui n'y est pas habitué bloque la circulation déclenchant un concert de klaxons. Il refuse son aide. Elle ironise : « Si tu oublies de freiner tu vas droit dans le mur. » La priorité, pas de souci, ici ce n'est ni l'Angleterre, ni l'Australie, elle est à droite comme en France ... Elle pense revenir : « Maman m'a fait une avance sur mon héritage mais il n'est pas question que je m'en serve pour enrichir les compagnies aériennes en voyageant au mois d'août, quand les prix des billets sont prohibitifs, j'attendrai la fin de l'été. »

Une maman doterait-elle sa fille avant de la voir s'éloigner de neuf mille kilomètres, sans espérer qu'elle restera si sa santé se rétablit ? Léa s'est catégoriquement refusée de voir Luc avant l'envol : « C'est déjà assez dur, ne rendons pas les choses plus difficiles. » Elle tombe de sommeil dès dix neuf heures la première semaine, son horloge biologique marque quatre heures du matin. Elle devra donc attendre que son corps s'ajuste au nouveau rythme des heures pour profiter des couchers de soleil de la baie. Santa Monica est le lieu de promenade privilégié des gens de Los Angelès à cause de la splendeur de ces derniers. Luc apprendra qu'une jetée sur pilotis y surplombe la plage et l'océan. Il se rapproche encore d'elle en l'imaginant sur la jetée. Lui-même est venu au devant des couchers de soleil sur une jetée similaire près de Roscoff en Bretagne quand, vers ses vingt ans, il faisait le tour de la

Bretagne en auto stop. Léa se réveille vers minuit (neuf heures du matin à son horloge). Le ressac de l'océan tout proche qui devrait la bercer, ne suffit pas à assurer son sommeil. Elle porte une montre à l'heure locale et une à l'heure française. Elle trouve un goût peu agréable au café du petit déjeuner, elle y renonce et se met au lait de soja. Chose agréable, quand on vient de l'hiver, il fait vingt degrés dehors, les gens sur la plage sont en tee shirt, il y en a qui jouent au volley, en France il fait six degrés en dessous du zéro. Il y a un concours de surf, elle rassurera Luc, les deux blessés par vagues parmi les spectateurs de surf, c'est plus au nord que cela s'est produit. Au pied de la grande roue érigée sur la jetée, elle suppose qu'il doit faire frais là-haut ; convalescente, pas question d'y monter.

Dans ce week-end, elle visite encore Venice, quartier pittoresque de Los Angelès qui jouxte Santa Monica, né du projet d'un riche américain, Abott Kinney. Ce dernier est mort à l'âge de soixante dix ans à Santa Monica. Tombé amoureux de Venise au cours d'un voyage en Italie il décida de faire une reproduction de ses canaux. En 1906 des gondoles furent même importées à usage des visiteurs locaux. Ce quartier à la faune un peu marginale ne doit pas être confondu avec la ville de Venice sur la cote Est, en Louisiane, sous les feux de l'actualité lors de la marée noire du golfe du Mexique. Léa y rencontre les premiers jeunes alcooliques des rues de Los Angelès. Compatissante, elle sent naître une vocation à les aider. Elle songe à prendre à cet effet dix huit mois de cours très durs à l'UCLA, l'université publique de Los Angelès, un des plus important pôle de recherche au monde. Classée au dixième rang mondial, elle forme 26000 étudiants en 163 bâtiments sur 170 hectares, entre Venice et Santa Monica. Léa dira à Luc : « Comprends moi, c'est comme toi et ta vocation d'infirmier pour aider les malades. » Ni naïve, ni inconsciente des dangers elle cherche à le rassurer : « Accompagnée de mes amis (elle a adopté ceux de sa maman) je ne risque rien. » La jeune femme éprise de liberté la dose habilement pour la concilier avec sa conception de sa sécurité. Elle est très à l'aise avec cette femme et son époux encore proches d'elle par leur âge. Les premiers jours sont denses en découvertes et en ajustements de toutes sortes ; elle écrit le vingt et un février : « J'ai suivi ton conseil, j'ai commencé à prendre du fer. » Cette orientation médicale de sa seule autorité ne lui ressemble pas. Elle a probablement reçu ses résultats d'analyses et en a tiré

les conséquences.

La façon dont elle a impliqué Luc lui fait plaisir. Il lui rappelle qu'en cinq jours elle va pouvoir reconstituer des globules rouges en nombre suffisant et se sentir déjà mieux, qu'elle reconstituera le stock de fer de son organisme en un mois et que quatre à cinq mois seront utiles pour consolider l'acquis. Il espère qu'elle le fait sous surveillance médicale, les excès de fer étant aussi nocifs à long terme que les carences. Il le lui dit et ne peut rien faire de plus. Les amis de Léa l'envoient visiter une oasis de tranquillité, Lake Shrine, qui par sa richesse naturelle et la propension à la méditation à laquelle elle porte le visiteur, rappelle une étape de la prophétie des Andes. Sous l'émerveillement, elle retient le calme, la sérénité, la végétation luxuriante autour du lac aux cygnes et aux poissons koï (de grosses carpes ornementales) qu'elle a eu le droit de nourrir et les parterres de fleurs multicolores. Le site honore discrètement les cinq grandes religions du monde, le christianisme par une croix, le judaïsme par l'étoile de David, l'islam par le croissant, le bouddhisme par la roue de la loi et l'hindouisme par le Aum, figure du son primordial de l'univers. Un temple dédié à la paix universelle, servi par des moines hindous, abrite une partie des cendres du Mahatma Gandhi, le chantre de la non violence. Elle ne peut qu'être très à l'aise dans ce lieu régi par la tolérance religieuse. Si son respect des vierges de sa région témoignait d'une éducation chrétienne minimum, au moins dans son enfance, elle ne croit pas au Dieu des catholiques. Elle croit à un être spirituel avec lequel elle communique par la méditation et qui la protège. Sur l'heure, étant donné ce qu'elle résume comme deux ans de galère qui l'ont vu beaucoup souffrir physiquement et moralement, Luc garde par devers lui quelques doutes sur son efficience.

Son horreur manifeste de la violence la met en harmonie avec les principes du site. Elle et Luc font un essai de transmission de pensées : Infructueux. Elle n'aura pas de chance, le premier film vu avec ses amis, au cours de son premier dimanche californien regorge de violence. Elle en sort un peu déçue mais ne le leur montre pas, ils ont cru lui faire plaisir, elle ne leur fera pas de peine. La semaine suivante, elle commente les évolutions du temps. Barack Obama avait moqué gentiment, récemment, des californiens de passage à New York en pleine tempête de neige : « Vous n'êtes pas habitués à ce temps là. » Elle se nomme Madame Météo. L'hiver a été plus

rude qu'à l'habitude sur les montagnes voisines. Son rêve ciel bleu, soleil, plage, océan, insouciance prend forme dans la réalité. Elle prend chaque jour comme il vient. En évoquant implicitement un possible retour elle écrit : « J'ai peur du décalage horaire dans l'autre sens ! » Le soleil lui manquait. Elle s'inquiète de lésions eczémateuses modérées qui affectent de temps en temps son visage. Luc se renseigne : En fait il s'agit d'une réaction de la peau de quelqu'un qui prend du fer, avec les rayons solaires. Du moment qu'elle ne s'expose pas trop à l'astre du jour, c'est sans gravité . Il lui faut réduire l'impact de la photo sensibilité en utilisant des filtres solaires dépourvus de métaux lourds, ils en contiennent presque tous. Elle avait déjà eu son idée sur cette question puisqu'elle avait déniché un filtre dépourvu du plus nocif des métaux lourds.

Elle devait sûrement chercher à se rassurer. Les stars contournent le problème dit-elle : « Elles entrent nues dans une cabine qui les asperge d'un produit imitant l'aspect d'un irréprochable bronzage. » Elle composera avec le soleil et son anémie qui régresse. Elle soumet à l'infirmier Luc une autre préoccupation plus embêtante. Une boule dans son sein droit grossit régulièrement et lui provoque une tension un peu douloureuse. Elle demande : « Tu crois que je devrais voir un médecin ? » Luc ne le prend pas à la légère, elle ne lui a jamais donné une image hypocondriaque quand elle était au plus mal, ce n'est pas avec le retour vers sa santé qu'elle risque de le devenir. Il sait qu'aide soignante à l'hôpital elle a fatalement été sensibilisée par la médecine du travail à la détection d'une tumeur mammaire débutante. Il ne fera pas l'autruche, il vérifie ses sources. En fait il existe une tuméfaction bénigne qui grossit et disparaît régulièrement chez certaines femmes au décours du cycle hormonal. C'est totalement anodin. Il lui transmet l'information tout en lui conseillant de consulter s'il lui reste des doutes. Ce qu'il a décrit correspond à son ressenti. Elle est rassurée. Même la rive californienne est parfois sujette aux pluies, heureusement pour la végétation dit-elle. Comme elle subit les pluies du Pacifique, elle en profite pour se familiariser à la vie locale en feuilletant des magazines et pour approfondir son anglais devant la télévision. Les maisons sont sans volets. Une nuit son repos est perturbé par le clignotement incessant des lumières extérieures et le déclenchement des systèmes de sécurité sous l'orage. Luc lui écrit : « Si tu as peur, fais toi un Luc avec ton traversin et blottis toi dans son dos en

pensant très fort à moi. » Elle répond : « Il n'y a pas de traversins ici, j'ai fait un Luc avec des oreillers. » Une photo sur le front de mer à l'issue de sa première semaine la montre très amaigrie, d'une blancheur cadavérique. « J'ai dû fuir la France pour sauver ma santé. » dit-elle.

Son attitude positive constitue un progrès fantastique sur son fatalisme apeuré de l'hiver 2008. Elle avait écrit alors un jour quelque chose qui avait fait frissonner Luc : « Je suis jeune, je n'ai pas envie de mourir. » Il revoit ses refus obstinés de prendre des arrêts de travail ce fameux hiver. L'eut-elle fait, eut-elle été exonérée de l'enchaînement tragique de multiples ennuis de santé durant près de dix huit mois ? Luc n'est pas devin. Il sait seulement que quand on travaille fatigué auprès des malades, avec un trajet qui vous expose aux froids humides hivernaux, vous êtes à la merci, sans résistance, du moindre virus de passage. Il en a assez fait l'expérience quand il était infirmier hospitalier, refusant de s'arrêter ou si peu en dépit de bronchites asthmatiformes surinfectées. Par la suite il avait accepté ce mécanisme : Il fut absent plus souvent qu'à son tour quand il eut été confronté à un terrible hiver. Las ! L'expérience ne se transmet pas ou si peu et encore moins aux êtres aimés. Les lèvres rose pâle de Léa ce troisième week-end de février, sont gercées. Photo suivante, son teint est nettement plus coloré, ses lèvres quasi cicatrisées. Elle s'amuse : « C'est fou ce que font une jolie coiffure et un bon maquillage. » Elle se sent bien ici, arpente l'immense plage de sable en pantalon de jogging et montre un tee shirt qui proclame « I am Californian ! » (Je suis californienne). Si Luc fait le connaisseur linguistique à ce moment du récit, au moment des faits il croyait que cela signifiait : « J'aime la Californie ». Il croyait que c'était une forme de « I love » applicable aux objets matériels. Il n'a aucune notion d'anglais, il a seulement pratiqué un peu la langue de Goethe.

Comme il transpose ses propres difficultés linguistiques aux autres il s'est effaré quand Léa est partie pour un pays de langue anglaise. Quand elle est à l'aise Léa s'adapte facilement, ce n'était pas le cas partout ; en Angleterre en séjour scolaire, elle n'a pas aimé du tout. Mutine elle concède : « Il me manque l'accent. » Elle est sans état d'âme quant à rester son séjour touristique expiré : « Il y a plein de gens qui font des petits boulots ici. » Son estimation semble exagérée : « La moitié de la population n'a pas d'existence légale »

L'image traduit que beaucoup de résidents sont dans ce cas. Elle se justifie : « Je ne prends la place de personne. » Luc a découvert par hasard que le paradis du cinéma et de l'informatique serait un État en faillite. Il ne le lui a pas dit.

La séduction californienne.

Léa a-t-elle eu vent des rumeurs des problèmes économiques californiens pour la voir s'excuser comme elle l'a fait ? Il semble que oui car un peu plus tard elle fera une allusion aux problèmes économiques californiens. Sur l'heure, elle étaye sa belle assurance : « On m'a raconté qu'un jour les policiers ont arrêté un braqueur d'origine étrangère, ils ne lui ont même pas demandé son visa. » Luc lui explique qu'elle a descendu un escalier marche par marche : maladies et traumatismes sur une marche, moins de fer sur la suivante, moins de résistance à la prochaine agression, encore moins de fer à la marche inférieure. Il l'a vue remonter marches après marches, pour lui c'est indéniable sur ses photos échelonnées. Il lui dit : « Tu es revenue en haut de l'escalier, fais tout pour ne plus redescendre. » Il entend par là que si elle soigne ses petits dérapages de santé dès qu'ils se présentent elle ne devrait plus perdre trop de fer. Il reste une source d'érosion de son stock, les fuites sanguines mensuelles de la physiologie féminine très longues chez elle, sachant qu'en cycle normal les pertes de fer sont déjà supérieures aux apports. Il voudrait qu'elle en parle à un médecin, la pilule étant un moyen utile connu pour diminuer ces déperditions. Elle se tait. Il apprend l'existence d'une technique de yoga prometteuse, mise au point par une gynécologue israélienne, Rehouma Cohen. Elle réagit catégorique : « Je ne m'en occuperai pas. » Il la comprend, on lui a conseillé le yoga pour réduire son asthme et il a carrément refusé, il a horreur de ces disciplines immobiles.

S'il se soucie de sa santé, elle n'est pas en reste. Il ne pensait pas qu'elle avait médité à ce point sur les agacements de jambes qu'il lui avait dit subir la nuit autrefois, elle lui indique un médicament que prend le jeune mari de son amie, la quarantaine, pour une impatience nocturne des membres inférieurs. Avant ses jambes ne tenaient pas en place la nuit dit-elle, et maintenant ça va très bien. Heureusement Luc lui a caché les crises d'angine de poitrine qu'il faisait au volant en remontant de Bourg après certains rendez vous du printemps 2009 manqués, il savait que cette pathologie n'est pas grave en soi si elle ne s'aggrave pas, il respirait profondément et essayait de contrôler ses muscles thoraciques et tout finissait par se faire oublier au prix plus rarement de petites récives nocturnes. Si elle l'avait su, elle aurait pu avoir peur. Elle n'en avait pas besoin. Lui, sans inconscience, surveillait les symptômes comme il l'aurait pour un de ses

malades jadis, comme s'il était un observateur étranger à lui-même qui les subissait. Il savait que le stress pouvait être une cause possible de ses douleurs et en matière de stress il était gâté dans le cadre de sa liaison avec Léa. Celle-ci affronte les invitations aux soirées avant la nuit des césars, puis la nuit des césars ou on remarque la cruauté des traits qu'elle peut lancer à son insu bien qu'elle ne soit pas méchante et qu'on trouve chez ceux longtemps exposés sans défense à des situations pénibles : « Si certaines des stars portent de belles robes, d'autres sont ridicules. » La sienne en satin d'un vieux mauve, ouverte haut sur le côté d'une jambe, souligne sa grâce. Luc scrute la salle au moment de la retransmission de la cérémonie à la télévision : Impossible de distinguer un visage dans le défilement rapide des rangs des spectateurs. D'autres soirées suivent, dont celle d'Elton John où elle boit du petit lait à écouter ses histoires. Elle résume : « J'ai commencé à avoir une vie sociale ici ! » ... Luc se laisse solliciter par l'idée malsaine d'un démon : « Léa peut se dire jouissant de cette liberté dont elle est ivre, elle n'est pas si libre que ça ; elle est dans un cocon amical qui assure la continuité du cocon maternel avec le même confort douillet et la même sécurité. »

Il lutte contre ce climat qui lui déplait. Qu'il conçoive du dépit à se dire que Léa est si bien qu'elle risque de ne pas revenir est une chose, qu'il fasse passer son intérêt personnel avant celui de Léa en est une autre. Il lui a toujours dit : « Toi d'abord ! » Cela arrachera plus tard des larmes à Léa quand elle percevra que ses projets sont incompatibles avec le fait de le revoir et qu'il n'a pas varié à ce sujet : « Elle d'abord ! ». Il se maîtrise au prix d'un véritable effort sur lui-même : Il se rend compte que si elle avait opté pour la Martinique, un de ses deux choix initiaux avant le départ en Californie c'était loin d'être satisfaisant. Sans famille ni amis sur l'île, confrontée aux mêmes difficultés d'une convalescence difficile, elle serait restée à l'hôtel jusqu'à ce que les chaleurs du printemps métropolitain succèdent au froid hiver humide. Elle n'aurait eu personne pour soutenir son moral quand dans sa solitude il aurait été défaillant, ce qui dans son état de faiblesse se serait fatalement produit, peut-être plus d'une fois. Au moins à Santa Monica elle est heureuse. Pourvu qu'elle le demeure, advienne que pourra. Il a cependant une idée qui paraîtrait saugrenue à ceux qui ne croient pas à l'existence de forces bienveillantes, protectrices des êtres humains. Il lui propose

donc : « Pour que tu aies un soutien supplémentaire, veux-tu que je t'envoie mon ange gardien pour aider le tien ? » Elle accepte avec une joie manifeste et comme on sait que ces êtres ne sont pas assujettis aux limites des humains, elle lui délègue le sien pour l'aider à tenir le coup. Voilà donc les deux anges gardiens en mission d'assistance coordonnée et réciproque vers deux êtres qui s'aiment. Est-ce dû aux rares journées humides de février, aux pollens de Californie dont elle n'ignore pas l'abondance, a-t-elle présumée de ses forces ou est-ce un peu tout ? Elle subit la première maladie de son exil.

Lors du très bref alitement, elle reprend à propos de ses amis mot pour mot ce qu'elle disait de sa maman : « Je suis très bien entourée. » Espiègle elle avoue : « J'ai passé en fraude à la douane, deux flacons de sirop contre la toux. » Il s'agit d'un sirop à base de codéine qu'en France au moins, on ne peut se procurer que sur ordonnance. Apparemment notre prudente coquine avait prévu une petite réserve en vue de son voyage. Sachant sa propension aux médecines naturelles, Luc lui fait découvrir une racine prometteuse pour ses défenses immunitaires, la maca des Andes. Il profite aussi d'un mois de mars qui commence à voir s'effiloche l'hiver pour lui mettre une photo sur le site où il pose torse nu dans la forêt de sapins de la fin de la chaîne du Jura, à son sud. La scène bucolique, montre des plaques de neige blanche qui alternent avec les plaques vertes de mousse entre les arbres. Léa lui adresse une petite remontrance : « Tu te rends compte, il fait encore froid chez toi, tu risques d'être malade, promets moi de ne plus faire de photos extérieures sous ce climat ! » C'est à un moment où elle est en proie à un violent mal de tête, des maux de ventre accentués, propres à la femme. Elle a eu le courage de lui écrire, ajoutant : « Je vais me coucher ça ira mieux. » Il en souffre pour elle... Il la sent progresser dans tous les domaines : Elle s'avouait nulle avec internet quand elle était en France, elle lui raconte joyeuse qu'elle a découvert que la maca aux effets prometteurs pousse dans la région andine du lac Junin. Vite sur pieds elle parcourt les boutiques du mail et le marché aux fleurs. Elle s'inscrit à des cours d'anglais pour se mettre à niveau dans le cadre de son projet d'études : « Ils sont gratuits ici. » Elle y fait la connaissance de jeunes femmes comme elle, une japonaise et une mexicaine. Elle adore découvrir leurs modes de vies familiaux et leurs cultures et s'amuse de la façon dont son amie du Mexique les lui raconte.

Un jour elle l'emmène au restaurant. Elle est enthousiaste mais lucide. Si elle revient, elle ne sait pas quand elle le fera.

Elle atténue le fardeau de Luc d'une façon qu'on jugera soit incongrue, soit comme expression d'une tendresse délicate, imaginée par une femme ayant beaucoup d'amour. Elle sait depuis le printemps précédent qu'il ne la fuira pas par désillusion. C'est probablement lui qui en a pris l'initiative, l'égoïsme masculin peut se faire si fort, il a vu la publicité d'une accompagnatrice de la région lyonnaise, à peine plus âgée qu'elle. Elle propose un accompagnement agréable à des hommes à un repas ou un week-end généralement professionnels, qui contribue à déstresser son partenaire, donc à renforcer sa confiance en lui, donc sa mise en valeur. Elle pratique les massages aux huiles essentielles à son domicile. Son visage de poupée et sa douceur, visibles sur sa photo, troublent assez Luc qui en parle à Léa. Elle réagit : « Oui c'est vrai, si tu essayais d'aller la voir, ta longue attente serait plus supportable, sans risques qu'elle prenne ma place. Tu pourrais lui faire tout ce que tu veux me faire, dis moi quand tu la rencontres, je ferai dans ma tête comme si j'étais dans tes bras. » La journée a été au delà des espérances de Luc. Elle s'appelle Gaëlle. Elle a 26 ans. Son visage de poupée est encore plus doux que sur sa photo. Cette douceur notée dans son annonce correspond à une réalité intégrale. Ce n'est pas son métier, tout juste comme un cautère sur une jambe de bois pour boucler ses fins de mois difficiles. Elle n'a pas l'intention d'aller au delà de rencontres occasionnelles avec des partenaires triés sur le volet. Luc lui demande quand même d'être prudente : entre l'appréciation d'un visiteur sur ce qu'il a écrit ou téléphoné et la réalité, elle n'est pas à l'abri de gens mal intentionnés.

Elle est lucide. Elle compte sur l'habitat en immeuble collectif pour limiter les risques. Chômeuse, elle faisait du secrétariat dans une grande entreprise industrielle avant la crise, cet emploi la passionnait et elle fait des pieds et des mains avec l'agence pour l'emploi pour essayer d'en retrouver un similaire. Elle s'intéresse à tout. Persuadée que Léa va revenir elle lui fait transmettre : « Je compte sur toi pour qu'on se fasse une journée de shopping à Lyon. » Luc la quitte reconforté. Il sait que qui se ressemble s'assemble. La rencontre avec Gaëlle lui a donné plus que jamais l'envie de retrouver Léa. Il incorpore le très doux visage de Gaëlle à un

pêle-mêle. Léa commente : « C'est un bon choix. » Elle aime moins ce qu'il lui a raconté d'elle. Ils n'ont pas fait que parler de Léa, Gaëlle s'est aussi épanchée sur ses propres soucis.

Elle vit seule. Son copain très indépendant vient la voir de manière aléatoire, pas souvent. Elle a l'impression qu'elle le verrait plus souvent si elle acceptait l'autorité de son frère, un peu comme un patriarche. Il n'en est pas question. Il lui arrive aussi de venir uniquement pour lui demander de l'argent. Il ne la brutalise pas mais la liaison est loin d'être satisfaisante. La pauvre Gaëlle est entre deux chaises. Elle dit aimer encore son copain en espérant qu'il s'améliore et se fasse plus présent. Elle cite aussi l'exemple d'une amie qui était accompagnatrice occasionnelle comme elle et qui a cessé pour se marier avec un client qui l'a rendue très heureuse. Elle ajoute : « Si seulement cela pouvait m'arriver à moi aussi. » Elle est reçue chez elle de temps en temps. La peur du vide semble plus l'empêcher de rompre les ponts avec son copain, que l'attachement à leurs souvenirs ne l'accroche à lui. Luc ne sait que dire pour la consoler. Il lui conseille de rompre avec cette situation inconfortable. Elle est douce et jolie, si elle arrive à vivre avec le vide temporaire, il n'y a pas de raison qu'elle ne trouve pas celui qui lui donnera le bonheur. Elle voudrait le croire. Ce récit tourmente Léa qui interpelle Luc : « Tu ne crois pas que Gaëlle est sous la coupe d'un protecteur (euphémisme pour désigner ceux qui mettent les filles en esclavage) ? » Luc la rassure : « J'y ai pensé mais cela ne correspond pas à la réalité. Il n'est pas méchant avec elle mais décevant. Il ne lui prend pas tout son argent mais sait crier au secours quand il traverse une mauvaise passe. » Léa est-elle rassurée ?

Ils en restent là sur ce sujet et sautant du coq à l'âne il passent à un sujet plus souriant. On dirait deux élèves d'un cours des beaux arts en train de disserter sur la modèle nue dont leur professeur attend une fidèle reproduction au fusain. Luc lui a détaillé le corps de la jolie jeune femme. Léa amusée lui répond : « Sur ce point je pense que mon anatomie ressemble assez à celle de Gaëlle. » Léa est débordante de projets. Elle veut faire de la gymnastique. Luc s'inquiète : Il trouve qu'elle en fait beaucoup pour quelqu'un qui émerge à peine d'épreuves de santé conséquentes. Elle n'en saura rien car il a choisi de lui faire confiance. Après tout elle est la mieux placée pour savoir jusqu'où elle peut tenir dans ses activités. Sa première escapade seule, depuis près de deux ans, est

pour visiter le Queen Mary à Long Beach à soixante kilomètres au sud. Luc se demandait si le paquebot y faisait escale, en fait il est transformé en restaurant : La chanson de Michel Sardou sur la vieille anglaise sur un quai de Californie lui revient. Léa aperçoit deux baleines au large, deux marins lui expliquent leur position en fonction d'une boussole horaire. L'une se situait à quatorze heures et l'autre à seize heures. Elle ne patauge pas dans l'eau beaucoup trop fraîche. Connaissant ses envies, Luc lui dit qu'elle pourrait nager avec les dauphins, dans un bassin dont la température est agréable, à San Diégo à 200 kilomètres au sud. Elle repousse l'idée. « Pas question que je mette les pieds au Mexique. » Apparemment si son amie mexicaine l'amuse en lui contant ses traditions, elle ne la rassure pas assez sur son pays pour lui donner envie de le visiter. En fait si la consonance est mexicaine et la frontière proche, on est toujours en Californie américaine. Ses amis l'emmènent dans leur petit avion quadriplace à Palm Springs, oasis à deux cent kilomètres en plein désert. Luc est sidéré : une photo du site sur le web montre une montagne rouge en triangle, qui domine des maisons blanches : L'exact cliché d'un vieux rêve (songe prémonitoire ?). Des jeunes y longeaient des boutiques achalandées de tissus chatoyants et autres souvenirs.

L'impression de Luc d'observer la scène de l'extérieur était étrange. Léa a remarqué à Palm Springs des hommes jeunes qui se tenaient par la main. Elle tient surtout compte de l'entretien avec une psychologue amie de ses amis qui la trouve trop faible physiquement et psychiquement pour les cours envisagés. S'en est-elle rendu compte ? C'est cousu de fil blanc. Quand elle a décidé quelque chose, Léa est têtue. Ses amis devaient être angoissés devant la disproportion entre la pénibilité des cours qu'elle voulait suivre et la faiblesse manifeste de son état de santé. Ils l'auraient envoyé clairement s'en ouvrir à une psychologue de Los Angeles, elle se serait rebiffée probablement. Lui offrir l'occasion de découvrir une jolie oasis ou demeurer une psychologue de leurs relations, permettait de lui faire prendre connaissance des limites de sa réalité, avec l'apparence du plus grand des hasards. Cette manœuvre inspirée par leur gentillesse fonctionne à merveille. Elle annonce à son retour : « J'ai une bonne nouvelle, je renonce aux cours trop durs pour moi pour l'instant, et une mauvaise nouvelle, j'ai décidé de rester en Californie. Des

cours moins pénibles pour ma santé m'intéressent aussi. » Elle a poussé un soupir de soulagement en retrouvant le sol de Santa Monica, fini les trous d'air. Le Cessna 712 est l'avion de tourisme le plus vendu au monde. Son avantage indéniable lui vient de ses ailes hautes qui lui confèrent une plus grande stabilité mais les trous d'air se ressentent, on n'est pas en avion de ligne. Luc lui parle du Golden Gate, le pont majestueux sur la baie de San Francisco qu'il aimerait tant voir. Elle suggère : « Pourquoi n'irais-tu pas ? Il faut toujours aller au bout de ses rêves. » Elle est décidée à rester à Santa Monica. Bien que ce soit à guère plus de 500 kilomètres de son lieu de vie, elle ne lui offre pas d'oser une rencontre. S'ils ne doivent plus se revoir, à quoi bon ? Luc enterre son rêve.

La rencontre de Mario.

L'aube du cinq avril vient juste de poindre en France, Léa s'empresse de rassurer Luc : Elle a vécu le séisme d'une minute, qui s'est produit la veille, comme une interminable minute éprouvante mais elle n'a pas eu peur. Sur place on craignait pour Hawaï dit-elle, mais tout s'est bien passé. Luc ne peut s'empêcher de songer à un rappel à échelle infiniment petite, de la prophétie de Prémol : « Les vagues de la mer s'en vont mugissantes porter aux îles lointaines les échos d'un grand désastre. » Lui qui avait appris la bénignité locale du séisme sur le web avant qu'elle puisse lui écrire lui avait caché celui de février. Il en avait eu connaissance huit jours avant son départ et il craignait de la voir renoncer à son voyage, elle en avait trop besoin. Il avait gardé pour la même raison la présence du smog, brouillard d'été, sur Los Angeles, qui passe pour la plus polluée après Pittsburgh, encore que la baie de Santa Monica en soit exempte. La Californie est assise sur plus de trois cent failles pouvant générer des séismes supérieurs à 6, échelle de Richter, dont la faille San Andréas qui la traverse de part en part : Demain ou dans deux siècles, elle générera le big one dévastateur. La population, qui a d'autres chats à fouetter, constitue cependant des réserves d'eau, de nourriture et du matériel de premier secours chez elle. Elle participe via les entreprises et les établissements d'enseignement à une journée annuelle de simulation de séisme. En octobre 2009, vingt pour cent de la population de cet état aussi peuplé que l'Algérie en a bénéficié. Le 15 avril à 21h30 locales, un étrange phénomène lumineux survole le Minnesota et plusieurs états américains avant de disparaître dans une détonation : Météore ? On ne sait pas. Sa curiosité est éveillée par la photo de l'objet que Luc lui a envoyé, l'ayant découvert avant elle. Elle est perplexe devant récit et photos des faits le lendemain sur le web. Elle n'en avait rien su.

Ces signes dans le ciel leur fournissent un nouveau sujet de curiosité. Elle lui parle des prophéties mayas sur la fin d'une époque en 2012. Luc ne se sent pas en terrain inconnu. Il s'est vu en rêve convergeant avec des hommes et des femmes aux mains vides comme les siennes, aussi certain que les autres que le ciel allait leur donner un coup de main pour sauver une humanité en perdition. Il lui répond par le coup de main céleste à l'humanité qui leur est étrangement parallèle, annoncé par celles que le padre Pio appelait les petites filles bénies de Garabandal (en Espagne). La seconde quinzaine

d'avril est consacrée au cinéma français à Los Angeles. Luc la taquine : « Tu vas être la reine à l'ambassade. » Elle se dérobe, elle verra peut être quelques films. Le soir elle évite en général de sortir à cause de la circulation importante et on l'a mise en garde sur les risques aux environs de l'ambassade pour une jeune femme seule. Fatigue ? Prudence ? Désenchantement ? Elle a appris coup sur coup les problèmes de couples de stars qui avaient suscité son admiration aux césars. Elle n'ose pas revenir en France et écrit : « J'ai peur que ma santé se dégrade à nouveau si je le fais. » C'est peut-être dans ma tête : « Tu crois que je devrais aller voir un psychologue ? » Il répond : « Si tu crois qu'il peut t'aider, fais comme tu le sens. » Finalement elle s'en passera. Ces amis ont décelé son désarroi. Il n'est pas normal qu'une jeune fille qui se plait dans cette Californie paradisiaque, où ils l'ont dotée de toute la liberté possible en la protégeant discrètement, s'étiole, il doit y avoir un problème. Il décident d'emmener cette jolie fleur trois jours dans une perle d'oasis au désert pour lui changer les idées : dans une quinzaine de jours, une excursion à Las Vegas. Elle en parle à Luc.

Son retour serait problématique vers cette époque : Plusieurs centaines de français se trouvent bloqués à l'aéroport de Los Angeles et un million et demi dans 313 aéroports du monde entier sur sept millions de voyageurs désirant regagner l'Europe. Le volcan islandais Eyjafjöll en éruption depuis le 20 mars fige l'espace aérien au dessus d'une grande partie de l'Europe avec son nuage de cendres. En France c'est la pagaille ; l'aéroport de Marseille est encore ouvert, des voyageurs pour Paris et le nord du pays essaient d'y faire escale avant de repartir par voie terrestre, mais des grèves affectant les trains, parmi d'autres secteurs, rendent la manœuvre aléatoire. Le sait-elle ? Luc ne l'inquiètera pas avec mais ce n'est pas le moment qu'elle revienne. Il décèle ses progrès à travers le contrôle de ses craintes. Elle ne sait plus très bien où elle se situe. Elle écrit : « J'ai un terrible dilemme, je reste ou je reviens ? » Luc a traduit ce qu'elle lui communique, ce n'est pas du mot à mot. Il a une idée : Le site permet de correspondre sous divers statuts d'abonnés. Il y a des membres premium, qui peuvent ouvrir instantanément les messages de tous les abonnés et d'autres, honoraires, qui ont un délai d'ouverture d'une semaine des messages que les autres membres honoraires leur adressent. Ils peuvent par

contre ouvrir de suite les messages des membres premium. Quand elle était en France l'abonnement payant était justifié pour elle car il facilite les contacts. Si elle les écartait Luc tenait à ce qu'elle garde cette ouverture sur les autres garçons. En Californie ce n'est pas la peine qu'elle paie un abonnement. Si elle peut accéder au site, il ne dessert pas la Californie. Il sera toujours temps qu'elle repasse premium si elle choisit de revenir. Toujours dans l'expectative elle passe membre honoraire aussitôt.

Le séjour à Las Vegas arrive. Elle aborde sereinement le nouveau voyage en Cessna avec ses amis, c'est toujours en plein désert, mais deux fois plus loin que Palm Springs. Les jours qui précèdent elle souhaite prendre ses distances avec Luc, ils sont trop loin ; ils s'écriront toujours, mais un peu moins. Elle ajoute quelques mots qu'il mettra des mois à comprendre : « J'ai changé depuis ces deux ans de galère et tu as changé ! » il n'ose pas lui demander de décrypter. Manifestement elle l'a fait à contrecœur, par sens pratique, car elle corrige sur un nouveau message : « Je n'ai pas encore décidé si je reviens ou si je reste en Californie. » Avant l'envol elle lui dit : « J'essayerai de t'écrire à mon retour. » Le soir même elle lui adresse un courriel de l'hôtel « Le Mirage » et elle lui écrira chaque jour. Il s'inquiète de la voir soumise à l'univers des jeux, elle le tranquillise : « Les jeux, pas question, Las Vegas c'est aussi du spectacle, mes amis en ont retenus plusieurs. » En fait « Le Mirage » est un complexe hôtelier, véritable oasis dans l'oasis avec des lagons, des chutes d'eau vertigineuses et une végétation luxuriante. Le prix de la chambre, compte tenu de l'écart entre l'euro dont elle a été dotée et le dollar, n'est même pas excessif. Notre amoureuse de la nature est comblée et pourtant elle s'astreint à écrire; au retour elle étalera pourtant une tristesse poignante : « Tu as réussi à me faire rire alors que je suis en pleine détresse ; quand on s'est éloignés un petit peu j'ai souffert. » Ce n'est pas la première fois que Luc la fait rire mais jusqu'à présent c'était dans un contexte dépourvu de chagrin, un cadre de pure joie de quelqu'un qui revenait à la vie. Ainsi vers début avril il lui avait ingénument parlé des agréables massages que permet une pomme de douche. La densité du jet près de la sortie de la pomme vaut ces cabines de douche sophistiquées à jets multiples. Il avait perçu son hilarité dans sa réponse : La pomme de ma douche est fixée au plafond, à moins de me

contorsionner dans des positions acrobatiques à l'équilibre impossible, je ne pourrai pas m'approcher assez de cette pomme pour expérimenter tes doux massages. » Il la visualise faisant le poirier pour approcher du jet sa cheville qui avait subi sa grave entorse. Ce trait d'humour lui fait du bien.

Se sentant encouragée elle demande : « Que dirais-tu si je te disais que je veux être ta femme et que je veux un enfant de toi ? » Il a fallu peu de choses : remarquant la pâleur de ses ongles il avait cru à la persistance de signes d'anémie démentis par ses yeux et ses lèvres, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait tout bêtement de son vernis. Il lui avait tout détaillé déclenchant son hilarité. On sera déjà en novembre quand Luc comprendra enfin le sens de « J'ai changé et tu as changé » à la lumière de cet épisode. Au début de leur liaison elle lui avait dit : « Tu lis en moi comme dans un livre ouvert ! » et maintenant il n'arrive plus à lire dans le livre puisque le livre est obligé de se raconter lui-même. Luc a changé. Ce qu'elle exprime, elle ne l'avait jamais demandé, elle a changé. L'impossibilité géographique de se voir à une date prévisible et paradoxalement leur liaison de plus en plus intense, y étaient pour quelque chose. Il lui répond : « Pas question que tu sois ma femme et tu sais pourquoi et tu le veux autant que moi. Un enfant je serai heureux de t'en faire un et de t'aider discrètement à l'élever. » Les mères célibataires sont courantes parmi les connaissances de Luc, et , il sait que jolie comme un cœur, réaliste tout en étant très douce, elle fera un jour le bonheur d'un garçon de son âge. Il l'aidera à ne pas laisser passer le bon s'il le peut. Reste un problème. La famille de Léa voudra certainement connaître le père de son enfant et risque d'être ahurie par leur différence d'âge. Il ne veut pas qu'elle en souffre. Il est persuadé que le grand miracle annoncé à Garabandal, ce petit village montagnard proche de Santander en Espagne est proche. Il sent dans le profond de son âme que cet événement sera d'un soutien formidable aux hommes de bonne volonté qui y assisteront. Il range dans ce soutien la tolérance et la compréhension de son prochain.

Si on peut différer l'identification du père de son enfant, il le fera quand il assistera avec ceux qu'il aime à ce miracle. Incrédule et émue elle lance : « Si je comprends bien, tu comptes sur un miracle pour qu'on t'accepte comme le père de mon enfant ? » Léa est sous le charme : « Un enfant, c'est géant ! » Elle voudrait Luc et la Californie, impossible, quel

dilemme. Le « on s'est un peu écartés » ne venait que d'elle, il le tait. Il y avait deux adorables bébés tigres blancs à l'hôtel. Elle lui transmet la photo de la petite femelle. Elle n'a pas retenu son nom mais quand elle l'a demandé, le gardien a répondu : « Moi c'est Steeve. » Elle joint aussi la photo d'une femelle dauphin et de son petit dans un bassin, cela ravive son désir de nager avec ces animaux dans l'océan quand les eaux seront plus chaudes. Elle opte pour son retour fin juillet. Quiconque en France la saurait sous le chaud soleil de Californie l'imaginerait en vacances dès ses premiers pas sur la plage en février. Pas elle. Ce début mai elle se justifie ainsi : « Je me donne le droit de prendre des vacances. » Tout se passe comme si Léa avait vogué près de trois mois sur un océan paradisiaque, aux plaisirs occultés par les lourdes séquelles de sa santé, qu'elle venait seulement de larguer par dessus bord.

Luc compare sa photo en somptueuse robe longue de soie indigo, parée d'un collier et de bracelets de mêmes grosses perles nacrées, avec celle d'un repas avec des collègues au printemps 2008, elle respire de nouveau la santé. Elle se lève très tôt un matin pour écouter un mocking-bird, ou oiseau moqueur, car il imite le chant d'autres oiseaux. Il est à l'aise autant dans les campagnes que dans un arbre de grande ville et très commun aux USA. Dire que Luc aimait l'imaginer, sa santé revenue, chantant d'une voix claire pour remercier ses amis et qu'elle lui partage le chant puissant de l'oiseau. Sa joie de vivre remonte et transpire comme la sève au printemps. Elle écrit : « Il fait bon maintenant, tu peux me refaire des photos de toi dans la nature, tu sais que je les adore. » Elle-même a retrouvé une photo de mode où elle figurait allongée lascivement dans son maillot de bain, et qui n'avait pas été publiée dans la série découverte inopinément par Luc. Elle la lui affiche pour lui faire plaisir. Il s'en va dans un coin de forêt qui pourrait servir de décor à un compte de fée : des arbres s'inclinent sur une allée pour une révérence au promeneur. Le sol amorti le bruit de ses pas. Il a l'impression de marcher sur un terrain très doux et souple. Les branches hautes se rejoignent en voûte comme pour le protéger. Luc descend un sentier rocailleux assez raide et se trouve sous une nouvelle voûte de verdure. En toile de fond, une paroi rocheuse en moitié de grotte abrite une cascade de quelques mètres. Elle s'évase en tombant dans un murmure reposant. L'eau s'étend à

ses pieds dans des cuvettes calcaires, profondes juste qu'il faut pour que l'eau se repose avant d'aller dans la vallée. Luc se centre sur ce cadre agréable. Il essaye en vain de publier la photo sur leur site, la résolution est trop grande pour le transfert. Il la réduit mais elle perd toute sa beauté. Il fini par y renoncer. Dommage, il espérait tant lui faire plaisir. Vendredi sept mai, elle se précipite au lever du jour pour lui écrire : « Mes amis m'emmènent pour trois jours à Santa Barbara, à cent kilomètres au nord. Ils m'ont dit qu'ils ont enfin accepté l'invitation d'un couple d'amis , je t'écrirai tous les jours. »

Elle le fait le lundi suivant : « Il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire, cela ne m'était jamais arrivé, je vois une autre image de moi-même dans la glace ce matin. » On fêtait la fête des mères aux USA au cours de ce week-end du neuf mai. Dans la famille qui la recevait se vivait la réconciliation du fils unique Mario, séduisant jeune homme de trente et un ans d'origine italienne, avec sa maman après des années de séparation. Catholique pratiquant, comme ses parents, il avait essayé de vivre avec une jeune fille juive d'origine russe. En dépit de toute sa bonne volonté, la tentative de Mario de juguler le choc de cultures très différentes l'avait non seulement coupé des siens mais avait tristement fini par les séparer. Les jeunes gens font connaissance dans un jardin d'orchidées, il lui donne la plus belle. En France le mois de mai est le temps des cerises. Jean Baptiste Clément qui avait aimé Louise Michel, une infirmière ambulancière morte sur les barricades, lors de la semaine sanglante de la Commune de Paris en 1971 lui avait consacré une chanson. Luc aimait la fredonner pour son romantisme triste et les passions humaines et sociales qu'elle sous entendait. Ses paroles prennent soudain une connotation personnelle qui le marque à jamais : « C'est de ce temps là que je garde au cœur une plaie ouverte. » Léa écrit à Luc dès son retour : « Je suis consciente de ton trouble. » Son désarroi et sa passion nouvelle percent : « Est-ce cela un coup de foudre ? Peut-être n'est-ce qu'un feu de paille, que je ne le reverrai jamais ? » Le mardi Mario lui annonce sa venue à Los Angelès pour le mercredi. Ils lui indique un café où il veut la voir. Le vendredi il l'emmène passer trois jours sur un bateau. Le lundi qui suit elle exprime à Luc son bonheur. Elle a fait promettre à Mario pour qu'elle reste en Californie de l'épouser, qu'elle continue ses études et qu'après il lui fasse un enfant. Il lui a tout accordé. Elle s'est trouvée en accord total intellectuel,

sentimental, physique et spirituel avec lui. Léa épargne les détails à Luc afin de ne pas lui faire encore plus mal : « Je comprends ta déception, ton incrédulité. On a vécu toi et moi quelque chose de très fort, là c'est encore plus fort ! » Il lui a toujours dit « Toi d'abord » elle n'a pas vu qu'il essaye de l'aider en répondant : « Si vous vous rencontrez à mi chemin, c'est la distance qui te séparerait de Long Beach quand tu étais épuisée. C'est très faisable. » Elle ne relèvera pas plus l'autre idée : « Pourquoi au lieu de te confronter à des études difficiles, ne ferais-tu pas aide soignante à Santa Barbara ? » La population équivaut à celle de Santa Monica, mais par contre au sein d'une agglomération 46 fois moins importante que celle de Los Angelès. Le climat est aussi moins chaud que celui de Los Angelès, tout en étant très agréable toute l'année. Ce que vit Léa personnellement depuis la mi février, Marc Levy le développe à propos des peuples dans son roman « La première nuit » Il décrit tellement la situation de Léa que Luc ne peut s'empêcher de la rapporter : « L'homme ne migre que par nécessité, faim, soif, persécuté... C'est son instinct de survie qui le pousse à se déplacer. » Léa est partie en Californie pour sauver sa santé. Luc continue de citer: « Dès qu'il (l'homme) se sédentarise, il passe de l'état de survie à l'état de vie et entreprend d'améliorer son quotidien. »

L'inadmissible réaction.

Léa ne pouvait pas s'en sortir toute seule. Ses amis attendaient que la consolidation physique et psychique de ses forces soit confirmée par un recul convenable. Lui faire connaître Mario était probablement programmé une fois qu'elle serait solide. Sa décision de repartir en France fin juillet a précipité les choses. Luc lui fait remarquer que cette rencontre, loin d'être fortuite, était le fruit d'un doux complot de ses amis. Elle l'admet volontiers : « C'est fort probable ce que tu me dis, ils sont si gentils. » Prise entre son désir de revenir pour voir Luc et sa sensation de bien être en Californie, elle ne pouvait pas choisir toute seule le meilleur moyen d'améliorer son quotidien. Ses amis lui ont donné le coup de main le plus efficace au moment le plus opportun. Luc croit vivre le tube « Cœur de pirate » d'une jeune chanteuse canadienne : « Il m'aime encore (Luc), mais moi je t'aime encore plus fort (Mario). » Elle est triste des conséquences qu'elle découvre dans les aveux de Luc. Il a replongé dans un asthme nocturne modéré certes, mais d'autant plus désagréable qu'il n'y était plus assujéti depuis longtemps. Compatissante elle le plaint : « c'est le stress, mais c'est comme ça. » Il le sait.

Si il ne l'avait pas vue varier avec la même conviction : « Je vais revenir, je reste, je n'ai rien décidé, je reviens ... » il ne l'aurait pas poussée dans ses retranchements. Il ne se rend pas compte que Léa qui se méfiait de tout quand elle était si fragile vit une passion très solide. Que n'a-t-il connu à ce moment le conseil entendu trop tard dans une émission télévisée : « On doit toujours laisser la cage ouverte pour le retour de l'oiseau. » Il n'a certes jamais mis Léa en cage et n'aurait jamais voulu le faire, mais l'image de liberté relationnelle qui en découle il va passer à côté. Non seulement il ne va pas garder la cage ouverte mais il va la casser, l'oiseau, s'il voulait le revoir perdra tous les repères qui l'enchantaient près de lui. Ses pêle-mêle coquins, elle les aimait. Si en hiver elle lui avait interdit d'en refaire dans les bois de peur qu'il prenne froid, elle en avait eu envie quand le printemps s'approchait de l'été. Le mardi Luc utilise la partie la plus belle de sa fleur et il se centre dessus en tenue d'Adam. Elle se révolte : « Comment as-tu pu? Tu n'avais pas le droit. C'est à moi et à Mario. »

Il doute encore en dépit des apparences, se remémore sa vocation née à Los Angeles, d'aider les jeunes alcooliques des rues. Il lui parle du service civique en France. Il y a

justement une mission dans ce cadre : aider pendant quelques mois, à partir de l'automne prochain, les jeunes alcooliques d'agglomérations du grand ouest, ou du sud de la métropole. Il lui dit : « Cela te permettrait de tester ta vocation sur le terrain avant d'entreprendre tes études. » Il ajoute : « Se serait toujours plus facile de nous voir que dans ta situation géographique actuelle. » Elle a déjà dépassé ce stade. La sentir dans un pays lointain hors de portée de sa protection, à la merci de graves séismes et de tsunamis qui ne se produiront peut être jamais, lui fait commettre une bourde monumentale le mercredi. Il ne l'aurait peut-être pas fait s'il ne s'était pas rêvé souvent sur une hauteur avec des eaux montantes qui l'épargnaient ainsi que ceux à ses côtés, en s'arrêtant à leurs pieds. De toutes façons en France ce n'est guère mieux si on pense au drame de la Faute sur mer de fin février ou aux prémices d'éclatement de la société qui commence à se lézarder, faisant craindre à certains la guerre civile. Cela aussi il l'a rêvé en se voyant conciliateur dans sa région d'origine.

Il est au dessous de tout en lui présentant la seule chose qui ne lui sera jamais offerte par le catholique Mario. Elle l'avait pourtant neutralisée d'un « Tu sais, je ne sais pas... » quand au début de leur liaison, il faisait espiègle le tour des plaisirs hédonistes avec elle. La chose rappelait la destruction d'une certaine ville il y a bien longtemps au bord de la mer morte. Il est conscient du sacrilège de son attitude côté humain, blasphématoire côté divin. Si les hommes ont plus de difficultés à passer sur les faiblesses des autres, il espère que la divinité comprendra que ses moyens techniques inadmissibles étaient promus par un être totalement dépourvu de mauvaises intentions. Il aura entre ses mains mi octobre la bande dessinée « Balade à la Réunion » sous-titrée « Les carnets de voyage de Gaston » que des amis lui prêteront. Aurait-il fait sienne cette phrase qui y figure s'il l'avait connue au bon moment ? « Au delà du culte d'une divinité, la religion est une porte ouverte sur l'infini à condition de savoir la pousser. » Il ne sert à rien de refaire les événements après coup. C'est trop tard. En se coupant de l'infini, qui dispose en potentiel de multiples possibilités de continuer une jolie relation autrement qu'en relation amoureuse, il a abouti à la fin d'une jolie relation.

Léa enrage : « C'est pervers ! C'est de la décadence ! Je vais effacer ma fiche ! » Il l'a perdue. Il l'a bien mérité. Ces jeux de mots et d'images qu'elle adorait, elle les vit

maintenant comme une atteinte au plus beau et au plus sacré. La vie les éloigne à tire d'aile. Le poussin, affranchi de l'aile de la poule qui le protégeait, aurait pu avoir envie de revenir en transformant en amitié la relation de maternage. Léa avait dit à Luc, la première fois où elle avait choisi de rester avant de revenir dessus : « On continuera à s'écrire, mais un peu moins souvent. » Le jeudi 20 mai elle lui donne l'adresse d'un psychologue lyonnais spécialisé dans la sexualité des seniors. Il lui répond qu'il n'ira pas, elle savait que son expérience le portait à penser que plus d'un psychologue aurait besoin d'un psychologue. Elle n'a pas attendue la réponse, elle est déjà partie.

Il ne servirait à rien à Luc de craquer, il a tenu la tête de Léa émergée de l'eau miasmatique des maladies qui ont failli la perdre jusqu'à ce qu'elle retrouve un équilibre salutaire en Californie. Il est terrorisé à l'idée qu'elle pourrait couler sous l'effet de circonstances telluriques ou sociales imprévisibles sans qu'il puisse l'aider. Qu'il la sache bien entourée n'est qu'une pauvre consolation... Un des deux derniers week-end de mai qui suivent est horrible. Des amis venus de la région parisienne se sont annoncés. Ils ont l'habitude de venir chercher les fleurs de la montagne tout en profitant de la joie de retrouvailles agréables. Luc n'a pas le cœur de leur faire différer leur projet. En leur montrant les coins pittoresques de sa région, il est effondré à l'intérieur de lui-même. Il sent son cœur gonfler en distendant ses multiples déchirures et se contracter en frottant le bord des plaies à vif. Son souffle semble monter puissamment du milieu de ses poumons en gémissement étouffé, se heurter aux sommets et à la base de sa cage thoracique et se replier totalement sans avoir pu réaliser les échanges d'air. Le sens de l'hospitalité est sacré. Ils ne s'apercevront de rien. Au dehors il montre un visage souriant et entretient dynamiquement la conversation. Si on pouvait percer son secret, on saurait que l'aspect extérieur est celui d'un parfait automate au programme sophistiqué.

Au moment pour Lucie d'entendre relater la brutalité, due à la rapidité avec laquelle Léa a coupé les ponts avec lui, elle doit vraiment tendre l'oreille tellement la voix de Luc s'est affaiblie. La remontée de ces détails qu'il était parvenu à entourer d'un nid de coton dans sa tête pendant les quelques mois avant qu'il la connaisse le fait atrocement souffrir. Il ne faut pas s'imaginer que la douce Léa était devenue dure et

insensible dit-il. Il porte seul la faute de ce dénouement. Pour se protéger et protéger son bonheur tout neuf elle n'a pas eu le choix. Luc est certain qu'il aimerait avoir de temps en temps des nouvelles de Léa. Il sait qu'il le découvrira un jour sur l'autre rive, pas sur la rive ouest américaine quand on a sauté l'Atlantique, mais sur l'autre rive de la vie.

Il se croirait Janus, dieu romain à une tête, mais deux visages opposés. La tristesse et la joie cohabitent en lui intensément et l'expression qui prend le pas sur l'autre dépend de ses pensées du jour. Cette fin septembre 2010, le froid humide a fait son premier passage automnal sur la France, au moins Léa est au soleil, peut-être sera-t-elle moins malade cette année ? Elle est près de l'homme de sa vie, il voulait tout cela pour elle, comment Luc serait-il assez lâche et égoïste pour laisser la tristesse le dominer ? Il lui a toujours dit sincèrement : « Toi d'abord ! » Un de leurs derniers jours heureux il écrivait que le premier des deux à mourir, viendra voir l'autre. Elle ne l'a pas relevé. Malgré les menaces qui pèsent sur l'humanité fragile, il y a toutes les chances que ce soit lui, à cause de l'âge. Elle vivrait une terrible injustice s'il en était autrement. Lucie qui voit deux larmes sourdre au coin de ses yeux intervient enfin : « Si je comprends bien, ce qu'il te manque pour lui faire parvenir ta demande de pardon, en lui laissant la liberté de te l'accorder ou pas, c'est son nom de jeune fille ? Tu ne connaissais que son prénom n'est-ce pas ? » Il le confirme : « Oui, avec son nom je pourrais identifier sa maman dans l'annuaire. Il ne doit guère y avoir des personnes portant ce nom entre la Saône et la rivière d' Ain. Je peux espérer qu'elle lui transmettrait la demande. » Lucie réfléchit à voix haute : « Oui c'est plausible, en tous cas tu n'as aucun autre moyen pour la joindre, cela vaut la peine que tu essayes. »

Elle sourit, elle s'installe sur ses genoux et resserre très fort ses bras autour de ses épaules. Elle ne lui promet pas de réussir en lui confiant : « Je connais une jeune femme, de l'âge de Léa, aide soignante à l'hôpital depuis quatre ans. Tu sais comment ça se passe dans les vestiaires, une vraie volière. Tu me donneras la photo de Léa que je lui passerai. Si elle a fait autant impression à ses collègues qu'elle t'en a fait à toi, il est probable que l'une d'elle se souviendra de son nom. » Il esquisse le sourire dont elle commence à avoir l'habitude et répond : « On peut essayer, mais quoi qu'il arrive je me réjouis

de son bonheur »

Comparant Léa à un poussin enfin sorti de sa coquille après ce qu'elle appelait ses deux ans de galère, Luc se soumet au destin alors que le rêve de l'aiguillage qui l'a séparé de Léa à la sortie d'un cinéma en septembre 2008 remonte en force : Au moment où ses amis de cinéma l'affranchissaient d'eux, même si elle restera chez eux pour la commodité de ses études jusqu'à son mariage, l'orientation (heureuse) prise la séparait inéluctablement de Luc. L'être spirituel en qui elle avait confiance était parvenu à la guider en moins de deux ans alors qu'elle croyait qu'elle allait mourir, jusqu'à un immense bonheur. Devant la coïncidence avec ses rêves, Luc s'interrogeait sur la liberté humaine. Après tout se disait-il, c'est peut-être moi qui ne sait encore pas discerner comment elle s'exerce. Léa arriverait-elle à reconnaître son être spirituel, bienveillant et protecteur, sous les traits du Dieu de Mario et de sa famille. La réponse appartenait à elle seule. Luc murmure : « Personne ne peut forcer un poussin à retourner dans l'œuf qu'il vient de briser pour sortir, et moi, encore moins que personne. » Il enlace tendrement Lucie en poussant un profond soupir. Ami(e) qui lit, ce soupir n'existe que dans l'univers imaginaire de Luc.

Il n'y a pas eu de Lucie, dans le monde réel dans la vie de Luc, et donc pas de Léa dans celle de Lucie. Il s'était forgé ce personnage imaginaire pour arriver à croire contre toute espérance qu'il aurait un jour des nouvelles de celle qui avait pris une telle place une phase de sa vie. Même s'il ne lève plus un regard triste vers les avions gros porteurs qui passent, quand il voit un Cessna ou un petit avion similaire se poser à Bourg en Bresse ou à Oyonnax, quelque chose de poignant se tord en lui. Ce début octobre 2010 alors qu'il ne l'a plus lue depuis le vingt mai et qu'il doit reculer encore de deux mois pour rejoindre le dernier rêve qu'il avait fait d'elle il fait un point d'une incroyable quiétude sur la question : Les premiers froids humides, vecteurs de virus de toutes sortes, se réinstallent en France avec leurs cortèges de rhumes banaux, de maux de gorge et de bronchites. Luc qui avait passé deux hivers à peu près tranquille a la gorge enflammée, les bronches prises, nécessitant un recours aux antibiotiques, ce qui comme chacun le sait n'est pas automatique. Sa toux incessante l'épuise. La nuit il a du mal à dormir et le jour il n'arrive pas à échapper à sa torpeur. Il comprend maintenant ce qu'a souffert Léa de mi

octobre 2008 jusqu'au moment où elle n'a eu de choix que de fuir pour essayer de sauver sa santé mi février de cette année. Il comprend les efforts massifs qu'elle a fourni avec courage pour lui écrire durant des mois en pleine journée : « Bon je te laisses, je retournes me coucher. » Il l'admire rétrospectivement encore plus.

Bien qu'étant infirmier, il n'avait pas perçu la totalité de sa détresse à l'époque, c'est si difficile de se mettre à la place des autres et encore plus quand on ne les voit pas. Léa est non seulement heureuse mais en bonne santé, enfin elle était ainsi fin mai. Elle serait revenue, il n'ose l'imaginer en proie à nouveau à tous ces maux dont elle avait pu s'exonérer. Il explique tout cela à Violette une abonnée du site de rencontre qu'il vient de contacter. Contrairement à Lucie elle est bien réelle. Comme il a mis par écrit jusqu'à cette ligne ce qui l'aide à fixer les jolis souvenirs, il lui indique comment accéder au document. Violette y parvient. Elle a tout lu dès le premier soir où elle a ouvert le document après son boulot. Elle a probablement veillé très tard. Au matin elle lui écrit : « C'est vrai tout ça ? Je suis sidérée. Comme tu as dû souffrir et tu souffres peut-être encore. »

Léa réinvestit ses rêves.

En Californie, ce début octobre, il fait beau et il fait trente trois degrés. S'il n'a pas pu la rejoindre autrement qu'en imagination, Léa va réinvestir en force ses rêves, une première fois dans la nuit du dix au onze octobre, avant l'aube. Il se souvient des détails avec la précision qui souligne tous les rêves importants pour lui. Il vient de faire une jonction totalement fortuite avec Léa et Mario au bout d'un rayon textile et vestimentaire étroit, long et fourni, d'un grand magasin qu'il situe à Paris : Coïncidence ? Elle lui avait dit une fois qu'elle était née à Paris. Non loin des rayons d'autres articles s'aperçoivent. Il n'a jamais vu Mario en photo et encore moins dans sa vie concrète puisque 9000 kilomètres les séparent. Mario est un grand latin, costaud sans être de large carrure, juste mince sans être svelte. Il fait sérieux de physionomie et ses cheveux sont gris clair. En fait ce détail ne correspond à rien de précis dans une scène qui s'apparente au noir et blanc.

Léa perçoit la présence de Luc, c'est certain. Mario lui explique qu'il va à Besançon, que Léa va à Lyon, qu'il la verra chaque fois qu'il pourra et qu'il compte sur lui pour la veiller de temps en temps, lui donner sa protection. En fait Mario ne dit pas une seule parole, tout se passe comme une transmission de pensées incroyablement précises. Léa est résignée, consentante à ce qui va arriver à elle et à Mario et à la protection de Luc. Il n'y a pas de chagrin, pas d'enthousiasme, juste quelque chose qui correspond à ce qu'elle disait quand elle n'avait pas le droit de mettre son pied à terre : « C'est comme ça, je n'ai pas d'autre choix. »

Elle n'est pas forcément une marionnette, jouet des événements. Luc se rappelle qu'alitée elle disait : « Ce n'est pas parce que je suis malade que je ne dois pas prendre soin de mon corps. » En l'instant qu'elle subit elle compose simplement avec ce qui arrive. C'est encore plus poignant chez elle. Si Luc perçoit la volonté de Mario comme s'il percevait des paroles auxquelles il acquiesce, Léa n'exprime aucune pensée. Luc touche juste du doigt son état d'esprit : « C'est comme ça... » Le nom de Marseille se profile aussi dans le rêve, comme un élément qui passe sans savoir ce qu'il faut en faire. Luc est troublé, lui, c'est de l'ensemble de ces éléments qu'il ne sait pas quoi faire. Léa revient dans ses rêves quatre jours après ; cette fois la scène est en couleurs. Léa est la grande jolie fille élancée qu'il connaissait. Elle a couru sur les allées bordées de pelouses du campus de l'université de Los Angeles.

Elle fait une pose près de bâtiments pas très hauts qui semblent relativement anciens. Elle ne transpire pas, elle n'est pas essoufflée ; elle dose simplement admirablement ses efforts pour garder sa forme et son contrôle. Pas de doute, c'est bien la Léa raisonnable qui lui écrivait jadis.

La scène change complètement. Cette fois Léa se trouve au sommet d'une haute et étroite tour d'immeuble récente. La tour ressemble à celles qui se profilaient derrière Léa pour sa première photo sur le front de mer huit jours après son arrivée, photo où tous les traits de sa fatigue et de son anémie portaient à une compassion absolue. Cette tour paraissait un peu plus haute que les autres. Luxe de détails d'un rêve comme un autre ? Un mois plus tard Luc lira qu'une tour plus haute que les autres devait être terminée en 2009 à Santa Monica, pour une hauteur de 182 mètres en 45 étages. Dans le rêve, le toit est ouvert, comme fendu ; de l'eau verte venue de l'océan approche du sommet de la tour. Chose incroyable, le nom de la tour selon le site web : « La tour the green Blade », en français, la lame verte. Curieusement, nulle menace n'accompagne le rêve : Symbole ? Léa aurait-elle visité la tour ce jour ? Si on demandait à Luc sa perception de la scène il ferait sienne l'assurance de Léa sur son vécu du séisme d'avril : « Je n'ai pas eu peur. » Est-ce le fait que la scène se passe en octobre qui vaut cette sérénité : Il s'agit du mois ou à lieu la journée annuelle d'entraînement aux séismes dans les écoles et entreprises californiennes. Six jours après ce rêve, la journée annuelle de sensibilisation pour réagir aux séismes se déroule en Californie. Elle est centrée sur les écoles. Des hélicoptères, des ambulances, des pompiers viennent au secours d'enfants qu'on a peint en rouge pour simuler le sang. On emmène les enfants et d'autres gens présumés blessés : probablement ceux qui n'ont pas pu trouver une table pour se jeter dessous. Léa en aurait-elle fait partie avec son université ?

Ironie du sort entre le 19 et le 22 octobre le golfe du sud de la Californie, dans sa partie Mexicaine, est secoué par des séismes de 5,3 à 6,9 sur l'échelle de Richter. Luc a souvent été sujet à des rêves où il atteignait le sommet d'une montagne et où l'eau montait et s'arrêtait à ses pieds et à ceux de ceux qui le côtoyaient. Dans ses rêves la Californie est souvent symbolisée par une longue montagne pas très haute en pente moyenne avec une étroite bande littorale et l'océan. L'histoire

d'eau du songe fait remonter à la surface de ses méninges trois autres rêves qu'il avait fait une nuit de début avril ; il les superpose à celui du magasin de Paris. Cette nuit , trois scènes s'étaient succédées à mi-flanc de la montagne californienne. Il avait d'abord vu des casemates avec des soldats dedans en guerre et une impression que Léa et les siens, dont il était, ne risquaient rien. Il les rassurait : Besançon est connue en France pour sa forteresse et être un des pôles des forces armées de terre, impliquées dans l'Otan. Luc est troublé. Il ne comprenait pas le rôle de Besançon dans une séparation provisoire de Léa et de Mario. Un conflit se profile-t-il qui implique la mobilisation de jeunes gens qui sont en pleine force de l'âge ?

Ensuite il avait vu l'eau qui montait et tous ceux qui montaient sur le sommet de la montagne avaient toute quiétude de se mettre hors de danger. Cette similitude de causes et d'effets avec la tour battue par l'eau était étrange. La dernière scène concernait un magasin creusé à mi flanc de montagne avec de grandes vitrines. La télévision retransmettait l'image. On voyait derrière la vitrine des tissus soyeux de vives couleurs représentant des images de la Vierge. Luc est encore plus interloqué. Il voit une seule ville de France ou on retrouve la vierge, la soie et une télévision émettrice : Lyon. Cette cité de France est celle qu'il avait suggéré à Léa pour ses études universitaires en sciences sociales si elle était revenue. Il lui avait fait remarqué que l'agglomération lyonnaise avait aussi ses alcooliques et ses malheureux dans les rues, que ce n'était pas le monopole de Los Angelès. Même Marseille lui rappelait une anecdote. Elle était rapportée comme authentique par l'écrivain ufologue Jimmy Guïeu maintenant décédé : En traversant Marseille quelqu'un avait eu la vision d'immeubles de la grande cité s'écroulant comme des châteaux de cartes sous l'invasion des eaux de la Méditerranée déclenchée par un mouvement des fonds marins. Ce type de vision en avait rappelé une autre répertoriée dans il ne sait plus quelle prophétie tellement il y en a eu parfois contradictoires plutôt que convergentes : La France en proie à des désordres sociaux soumise à la guerre civile et à la guerre étrangère, une armée d'invasion passant par la trouée du Jura, tient donc, Besançon se profilait déjà.

L'éventualité d'une période troublée, tout en espérant qu'elle n'arriverait jamais, avait en partie nourri son fatalisme quand Léa s'était installée définitivement en Californie. Il n'est

pas plus enviable d'être soumis aux soubresauts de la nature en Californie qu'à ceux d'affrontements humains en France. Des prophéties et des rêves inconsistants ne sont pas des éléments de choix de son destin. Advienne que pourra et puisse un sursaut de sagesse humaine servir un merveilleux avenir aux générations futures. C'est le lundi 18 octobre que Luc boucle la boucle de ses craintes plus ou moins factices liées à ces rêves et à la répartition de ceux qu'il aime dans le monde : Il découvre un article de chercheurs de l'université d'Irvine au sud de la Californie. Il traite de la possibilité d'un séisme majeur non précédé de petites secousses avertisseuses. Il pourrait atteindre une puissance de 8,1 sur l'échelle de Richter et affecter tout le sud de la faille San Andréas, soit plus de 500 kilomètres. Cette zone va de la mer intérieure de Salton au sud-est de la Californie jusqu'au conté de Monterey au nord de Los Angelès. Ces chercheurs expriment dans le Los Angelès Post cet avis partagé par leurs collègues de l'université de l'Arizona : « Ce risque n'est pas assuré mais possible, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent. »

Si des chercheurs évoquent ce grave séisme dans la presse un peu à la manière des normands qui s'expriment par des « P't-être ben qu'oui, p't-être ben qu'non ». En France les troubles sociaux s'aggravent mais personne ne se risquerait à prédire qu'ils vont dégénérer. Les prophéties se bousculent dans la tête de Luc : La France donnant à l'Europe entière le signal de la révolte, et plus tard, la première à se relever et à aider les autres nations à se relever aussi. Marie des terreaux avait une image de rescapés qui rapportaient à son quartier les échos d'un combat sans merci à Saint Fons. Ici les scènes de guerre des casseurs du 19 octobre concernent la presqu'île, pas Saint Fons. Au sujet de l'Amérique, les prophéties voient San Francisco, sur la zone nord de la faille San Andréas, avalée par l'océan... Les gens d'Irvine inquiets pour le sud écartent tout gros risque sur cette faille nord. Motif : Soumise à de multiples mini séismes fréquents elle se rééquilibre progressivement, contrairement au sud où l'ajustement sera massif et brutal. Rien ne dit que l'Europe aurait le monopole des troubles sociaux. Des camps de concentrations aux USA, passés sous autorité extra territoriale servie par une armée à composantes étrangères, sont cités sur le site « apparitionsmariales.org ».

Ce site est une compilation d'événements à caractère spirituel et de messages de personnages divers où il n'est pas possible de faire la part entre le crédible, la fabulation et la manipulation. Il met à la disposition de tous les informations non vérifiables rassemblées ici : Parole d'évangile ? Il faut laisser le bon grain et l'ivraie pousser jusqu'à la moisson. Ils sont en plein dans le cas de figure. Des petits périodiques à sensation sur l'ufologie et d'autres faits sociaux dépassant la vraisemblance étaient diffusés à un prix dérisoire vers la fin de l'autre siècle en maisons de la presse. Luc les tenait pour une jauge de la crédulité de l'opinion publique à un moment donné. Quel outil efficace pour en préparer le contrôle ! Au moins les organisateurs du site invitent chacun à préserver son esprit de discernement. Luc écarterait volontiers ses réflexions sur l'avenir de la Californie sans une prophétie attribuée au nonce en Turquie Angelo Roncalli lors d'une cérémonie d'initiation en 1935. Elle est rapportée parmi d'autres dans le livre « Les prophéties du pape Jean XXIII » de Pier Carpi.

L'extrait concerne les USA, terre protestante codifiée sous le patronyme de Luther : « ...les terres de l'ouest qui s'étaient rebellées, leurs hommes enfermés dans le ciment parmi les palmiers avaient combattu... » On a vite fait le tour des terres de l'ouest où l'on peut voir à la fois les concentrations de béton des grandes métropoles et les palmiers. Luc sait bien que cette référence peut être autant fabulatrice ou imaginaire que n'importe quelle autre. Il a fait part de ses rêves à répétition, où montées des eaux et images de guerre sont juxtaposés avec une certitude de sérénité pour lui et pour d'autres. Il serait plus rassuré s'il pouvait suivre de temps en temps le destin de Léa et l'assister de ses conseils. Quand il travaillait en gériatrie et s'indignait du manque de moyens attribué aux unités de soins un médecin lui a fait remarquer : « On n'est pas là pour porter la croix du monde. » Il lui faut probablement admettre que surtout si elle ne le veut pas, il ne peut rien faire pour aider Léa. Elle n'est d'ailleurs pas seule, elle a Mario, la famille de Mario et le couple ami de Los Angeles, et aussi l'être spirituel dont elle disait sentir la protection. Il doit leur faire confiance de la même façon que quand sa conduite inquiète ses passagers en voiture, il leur répond : « Je n'ai pas plus envie de mourir dans un accident que vous. »

Il se projette dans le passé en cette journée du dix février où elle lui avait écrit : « Je passes très vite... je pars

demain. » Il lui en était toujours reconnaissant. C'était inattendu, elle avait refusé d'en parler quand il avait cherché à plusieurs reprises à savoir quand elle partait. Elle avait dit : « Il n'est pas question que je te dise avant quand je m'envole, sinon je te connais, tu vas me faire une crise d'angoisse épouvantable. » La place en avion avait probablement été arrachée in extrémis pour qu'elle ne prépare sa valise que la veille, elle devait être bousculée dans sa hâte d'échapper au froid qui la tuait à petits feux, c'était d'autant plus à son honneur d'être passée sur le web pour lui. Il la voyait éteindre l'ordinateur une dernière fois. Elle ne l'emmenait pas, ceux qui l'attendaient en avaient installé un dans sa future chambre. Le lendemain elle partait de bonne heure, elle aurait d'autres soucis que de se connecter. Il imaginait sa maman gentille mais ferme si elle l'avait fait : « Allons Léa, tu as autre chose à faire que d'aller sur internet. » Elle sera sage comme une image.

Elle sentait que sa maman ignorait si elle reviendrait. Si elle revenait, serait-ce pour être hospitalisée ou reprendre sa vie ailleurs. Celle-ci s'apprêtait à vivre un deuxième deuil. Il était sans comparaison avec celui où elle avait perdu son mari puisque Léa serait en vie loin d'elle et probablement heureuse. On ne vit pas quarante cinq semaines ensemble sans que cela laisse des traces, surtout quand ça réanime une ancienne et plus cruelle séparation. Longtemps elle regarderait le lit vide de la chambre de Léa. Quand une de ses sœurs l'occuperait un week-end elles feraient revivre toutes les deux la douce présence de Léa.

Le jeudi matin, c'est Léa qui a dû jeter un regard nostalgique furtif sur sa chambre. Elle a défait son lit pas pour changer les draps cette fois mais parce qu'elle n'y dormirait plus. Elle fixait dans sa mémoire ce canapé où elle avait souffert physiquement et psychologiquement, durant deux longs mois. Elle quittait cette télévision grand écran qui avait aidé à meubler l'attente de la fin de son alitement. Derrière les vitres de la voiture de sa maman les maisons du village s'étaient retirées une à une, avec la même sensation pour elle que s'étaient effacées les maisons de Bourg en Bresse au lendemain de son entorse. Luc, habitué aux aéroports, voyait très bien la maman de Léa l'épier des yeux depuis le hall. Léa passait les contrôles derrière les grandes vitres plus ou moins opaques qui les séparaient déjà, un dernier baiser de la main sur les lèvres, un dernier regard, un dernier sourire (un peu

crispé), un dernier signe de la main... Léa avait été avalée par l'accès à la salle d'embarquement. Sa maman s'était retournée vers la sortie : à quoi bon attendre l'envol de l'avion quand on ne peut plus se voir. Elle avait regagnée mi heureuse pour sa fille, mi résignée devant l'incertitude, sa maison des plateaux entre la rivière d'Ain et la Saône.

Fausse piste.

Luc ne fait pas que ressasser les souvenirs. Il a repris goût à la lecture qu'il aimait tant. Dès le début du livre « La première nuit » de Marc Lévy, il est interpellé par cette phrase : « C'est votre cœur qui parle... mais en refusant de faire face à la réalité, vous entretenez une souffrance qui vous rongera de l'intérieur. » Il se sent concerné de plein fouet par le sujet. Il venait de terminer en deux jours les 250 dernières pages d'un autre livre qui lui avait été offert par des amis, alors qu'il avait mis plus d'un mois à en avaler le premier tiers tant le style de Christophe Rocancourt, l'auteur de « L'évangile selon Max » qui n'est pas du tout un traité évangélique, heurtait ses habitudes littéraires.

Ce n'était pas le contenu, assez inattendu, qui le bloquait, mais une technicité de style et de commentaires, à laquelle il n'était pas habitué. Il avait failli plus d'une fois renoncer à sa lecture mais il était hors de question pour lui de peiner ses amis qui avaient voulu lui faire plaisir. Il était résolu à aller jusqu'au bout de cet ouvrage. S'était-il accoutumé au style immuable tout au long des pages ? Il a lu en deux jours deux fois plus que ce qu'il avait lu au prix d'un gros effort sur lui-même en quinze fois plus de temps. Luc était interloqué. L'action par surcroît le laissait perplexe. Elle s'était déroulée à New York jusqu'au milieu du livre et d'un seul coup elle le projetait à Los Angeles, Venice et autres environs de Santa Monica, et à Palm Springs et à Las Vegas, tous lieux qu'il avait découverts à travers le partage que lui en avait fait Léa. L'approche était cependant différente. Luc découvrait combien il était sensible aux notions de distances, peut-être parce qu'il était à des milliers de kilomètres de Léa. Cette notion pouvait être le cadet des soucis d'un autre auteur sans que cela rende moins intéressant, au contraire son approche.

Léa avait fait 200 kilomètres en Cessna pour rejoindre Palm Springs. Avec l'évangile de Max le personnage principal voit une pancarte « Palm Springs » à la sortie de Los Angeles, il la suit, et hop, il y est. Il est vrai que Los Angeles s'étend sur cent kilomètres (quatre vingt dix quand Luc entrait dans son adolescence) et qu'après tout Palm Springs n'est qu'à deux fois la longueur de Los Angeles : Tout est relatif. L'auteur confirmait l'impression de circulation dense sur le boulevard principal de Los Angeles qui refrénait Léa pour sortir le soir si tant est qu'elle en avait eu envie. Il indiquait comme principale attraction de la grande cité le shopping offert par de très nombreuses

boutiques. Léa en avait parlé à Luc, elle devait être aux anges dans la cité des anges, elle adorait le shopping. Au sujet de Las Vegas c'était autre chose, l'auteur confirmait l'existence de marginaux gravitant plus ou moins péniblement autour de l'enfer des jeux. Luc avait vu une émission télévisée récemment qui montrait les sombres kilomètres de souterrains de drainage, édifiés jadis pour parer aux risques d'inondations sous les casinos de l'oasis. Ils étaient habités par des malheureux assujettis à l'alcool ou à la drogue, démunis de tout, dont un ancien croupier qui n'osait plus regarder ses anciens collègues quand il sortait à la lumière du jour grappiller les quelques miettes nécessaires à sa survie.

Léa ressentait une compassion qui la portait à se dévouer aux alcooliques des rues de Los Angeles. Avait-elle soupçonné ce désastre humain sous ses pieds, quand elle était à l'hôtel « Le mirage » et se réjouissait aux spectacles retenus par ses amis? Luc était certain qu'elle n'en avait rien su. Elle lui en aurait parlé. L'étonnant pour Luc quand il avait découvert que l'aventure de l'évangile selon Max se déplaçait sur la Californie et ses environs, c'était surtout la vitesse avec laquelle il s'était adapté au style avant même de soupçonner cette migration. Cela avait été instantané. Un soir il avait repris l'ouvrage où il en était sans conviction. Il n'avait eu de cesse d'être au bout de sa lecture. Le seul élément qui s'était introduit dans sa vie les jours précédents était son passage d'une résignation pesante au partage intérieur du bonheur que devait ressentir Léa là-bas. Une force inconnue pouvait-elle mettre sur sa route un livre ? Cet ouvrage recensait des repères qu'il avait connus avec Léa avant qu'elle décide de ne plus revenir.

Dans le même temps il avait entrepris de réactualiser son site internet qui lui servait à présenter ce qu'il publiait. Il avait retiré la jolie musique de la Hatikva, chant d'espoir merveilleux israélien issu d'un air populaire d'Europe centrale et repris pour un cantique d'attente du royaume de Jésus par les chrétiens. Il voulait mettre en fond sonore la musique du film *Ghost*, une musique d'une douceur émotionnelle infinie qui lui semblait en accord parfait avec ses états d'âme, ses croyances et ce qu'il écrivait. En surfant pour voir si son projet était réalisable, il avait découvert qu'il n'était pas le seul à croire à l'irruption de signes dans sa vie au moment d'orientations non négligeables. Ainsi l'association « Source de vie » de Toulouse expliquait qu'elle voulait renouveler la présentation de son site

web en mai 2008. Le choix s'était porté sur la musique de Ghost. On estimait que quand on a éprouvé la douleur d'un deuil, ce film culte où l'amour transcende la mort et cet air mélodieux, sont très représentatifs du passage dans l'autre monde.

Le jour même de cette option le président de « Source de vie » recevait un courriel d'une dame qui joignait un petit film diffusant Ghost en fond sonore. Le soir l'émission télévisée « A la recherche de la nouvelle star » montrait deux jeunes qui chantaient Ghost. Un ou deux jours après, un membre de l'association travaillant dans un bureau entendait la musique de Ghost provenant d'un bureau mitoyen. Dans le mois, l'association s'était déplacée à Montbéliard pour une conférence ; attablés à la terrasse d'un restaurant ils entendent la musique de Ghost diffusée à proximité par un jukebox : Pour les membres de l'association pas de doute, il s'agissait d'autant de signes les encourageant dans leur idée. En ce qui concerne Luc, déjà sujet à des rêves fort détaillés, frisant l'étrange, il avait l'impression de discerner des signes en cohérence avec les développements de son existence. Les signes étonnants se poursuivent.

Le vingt et un octobre il est comme chaque matin allé chercher l'édition locale du quotidien régional. En parcourant les pages intérieures, Luc tombe sur l'interview de jeunes américains qui étudient à Lyon. Ils sont venus découvrir culture et vie à la française. Ils expliquent : « En France on est beaucoup moins stressés qu'aux États Unis, on prend plus le temps de faire les choses. On peut étudier, sortir, se distraire, aller au restaurant avec moins d'argent. » L'étudiante du groupe se sent beaucoup plus calme depuis son arrivée. Ils sont cependant déconcertés par les queues et la paperasse pour s'inscrire aux universités ; par ailleurs il faut prendre des notes alors qu'aux États Unis on utilise plus les techniques informatiques, c'est beaucoup plus pratique et rapide. Luc absorbe comme un uppercut cette masse d'informations comparant deux mondes. Il venait juste de s'habituer à une Léa heureuse qu'il symbolisait en l'imaginant sur la plage ; il découvre, sans qu'il y soit préparé, que Léa est confrontée à une vie stressante. Il savait sa fragilité physique et psychique. Il la découvre soumise à une vie plus chère, elle qui gérait parcimonieusement le pécule de sa maman. Celui-ci a subit la modification des parités euro dollar. Léa a heureusement Mario

et ses amis pour vivre. Ses seules forces lui auraient-elles permis de faire face à ses études et à un travail pour subsister ?

Elle lui avait dit au printemps 2009 que son ordinateur donnait des signes de fatigue. Elle avait eu des difficultés pour se connecter au site. Suspectant un virus elle avait constatée désabusée : « Moi et l'informatique ça fait deux. » Là bas tout est centré sur l'informatique. C'est vrai que depuis elle a montré qu'elle s'adaptait à cette technique en lui partageant sa découverte web de la provenance de la meilleure maca des Andes. Des sites parlaient du phénomène lumineux qui avait intrigué les populations de plusieurs états des USA en avril. Elle les avait trouvés seule. Il semblait certes qu'elle soit confrontée à des difficultés potentielles sérieuses mais à côté de cela elle était sous un climat idyllique pour sa santé. Le système étudiant semblait plus facile et surtout elle était très bien entourée. Luc ne verserait pas dans une crise d'angoisse infondée cette fois. Il était rasséréiné de mieux cerner ses nouvelles conditions de vie. Vous ne voyez pas en quoi un banal article de presse est vécu comme un signe par Luc ? Penserez-vous la même chose si vous apprenez que ce matin là, il s'est trompé d'édition. Il a pris l'édition de Lyon au lieu de prendre l'édition du Bugey. Il est retourné chercher la bonne qu'il passe, après l'avoir lue, à sa maman qu'il a toujours. L'édition locale ne comportait pas cet article.

Les signes se précipitent. Luc avait mis une annonce avec photo agrandie de Léa dès le début de l'été sur un site d'annonce internet très populaire : Vivastreet. Il l'avait titrée : « Qui connaît cette personne ». Il avait dit que cette amie perdue de vue avait travaillé comme aide soignante à l'hôpital de Bourg jusqu'au printemps 2009. Conformément aux habitudes du site il avait renouvelé son annonce de cinq jours en cinq jours pour la replacer en première page. Il continue machinalement mais le cœur n'y est plus. Le fait de la retrouver dans ses rêves vers le dix octobre n'a pas réanimé son espoir. Le jeudi vingt octobre en fin d'après-midi en ouvrant son courriel il a un choc : « Vous avez reçu une réponse à votre annonce. » Il se rend sur Vivastreet : Effectivement un Lucien lui a laissé ce message : « Pourquoi la recherchez-vous ? Car elle ne cherche pas à vous rencontrer. Elle dit ne pas vous connaître. Cordialement. » Luc est on ne peut plus interloqué. Lucien semble être en liaison avec Léa « elle ne souhaite... elle dit

ne... » La question du début ne paraît pas une porte absolument close et si le « cordialement » est une forme de politesse, il est quand même là.

Luc a contacté sans succès deux personnes exerçant le métier de la maman de Léa. La première, très touchée par son histoire ne connaissait pas sa maman mais a promis de dire si elle apprenait quelque chose ; la seconde n'a pas répondu. Lucien est-il de la famille de Léa ? Est-il un ami ou un ancien collègue ? Est-il un de ses médecins peut-être ? Est-il un policier qui croit avoir affaire à un pédophile afin de le piéger ? Luc aurait pu placer sur l'annonce une photo de jeune femme adulte pour cacher ses intentions : cela s'est vu, mais dans l'affaire qu'évoque Luc, le fonctionnaire s'était présenté comme une adolescente mineure à son interlocuteur. En dépit des incohérences du message et du cas de conscience qui se pose à lui Luc n'a pas le choix, il donne suite au message de Lucien. Ce qui le gêne est que Lucie est en principe depuis fin mai très heureuse dans la fréquentation de Mario en Californie. France Californie, c'est un océan et un continent à franchir dans leur largeur et 9000 kilomètres de distance. Lucien aurait écrit : « Elle ne peut pas vous rencontrer » Luc comprendrait mais il a lu « elle ne souhaite pas » Son rêve vers le dix du mois était-il la transmission d'une réalité par des pensées ou des processus inconnus ?

Serait-elle revenue en France définitivement ou pour de courtes retrouvailles familiales ? Serait-elle revenue pour se marier au milieu de sa famille et de ses anciennes amies ? Le rêve l'a montrée avec Mario. Luc n'ose imaginer qu'ils se soient séparés. Elle mérite le bonheur. Il n'ose imaginer non plus qu'ils choisissent d'installer leur doux nid en France. Oubliées pour l'instant ses craintes qu'un séisme lui fasse du mal en Californie ; il ne pense qu'au froid humide propice aux syndromes infectieux qui s'est réinstallé sur le pays. Il ne peut pas le méconnaître : dans une boutique il a entendu des conversations rapportant des infections mauvaises clouant de nombreuses personnes au lit. La femme sénégalaise de son ami de la Burbanche a été en proie aux frissons d'une fièvre intense et à de douloureuses courbatures musculaires toute la nuit précédente. Il a beau se dire qu'un proverbe n'est qu'un proverbe, « Jamais deux sans trois » le hante. Les deux hivers catastrophiques successifs de Léa avaient débuté par une grippe mi octobre. Elle est plus forte,

son stock de fer est d'une aide conséquente. Elle disait quand même autrefois : « Je suis toujours malade. »

Le recul de quelques mois seulement dans le retour à la santé compenserait-il les tendances malades de son enfance et de son adolescence ? Parmi ses motivations de recherche insensées, Luc aimerait bien avoir des nouvelles par elle ou par ses proches. Il voudrait recueillir de temps en temps les échos d'une existence enfin heureuse. Il veut d'abord obtenir son pardon : il n'a pas d'autre moyen que de lui faire passer le document qu'il est toujours en train d'écrire. L'explication de sa conduite incohérente au moment où il l'a perdu de vue est certes importante mais elle serait plus crédible si elle se remémorait leur belle histoire. Il espère que celle-ci par son ampleur pèserait davantage pour elle que ses deux grossières finales. Quiconque lirait ce récit sans faire de lien avec Léa n'y verrait qu'une fiction romantique émouvante. Pour Lucien c'est différent. Luc n'a pas d'autre choix : il doit lui dire la vérité : Le récit comporte des éléments destinés à solliciter, sans préjuger de son obtention, le pardon de Léa. Il a l'impression de faire faire un déshabillage physique et moral de Léa devant Luc, sans même qu'elle s'en doute. Se serait presque pire que la façon odieuse dont il s'est coupé d'elle. Sa seule parade est de demander à Lucien de transmettre le document à Léa sans l'ouvrir. A elle de juger si elle l'autorisera à le lire ou pas. Luc se met dans la peau de Lucien, ce n'est pas si évident que ça. Faute d'autre solution, l'enjeu est si emprunt de gravité qu'il lui a fait confiance. Cet espoir se révèle une impasse.

Faut-il craindre l'avenir ?

Il reçoit un nouveau mail de Lucien par Vivastreet : « désolé, bud I can't help you !!! » Il devine le sens malgré sa nullité en anglais : « Désolé, je ne peux pas vous aider. » Son contact, intrigué par l'annonce, semble avoir uniquement fait preuve de curiosité. C'était trop beau, mais au cas où, il lui demande le 25 octobre s'il a connu Léa. S'il avait au moins son nom de famille, il pourrait demander des nouvelles à sa maman. Faut-il le plaindre ? Il ne prend pas en compte la remarque qu'il vient de lire dans « La première nuit » roman de Marc Levy : « C'est votre cœur qui parle, mais en refusant d'accepter la réalité vous entretenez une souffrance qui vous rongera de l'intérieur. » Ce n'est facile pour personne qui a vraiment aimé. Dans « La première nuit » le conseil s'adressait à quelqu'un dont tout le monde croyait la compagne morte, Léa est vivante. Luc repense à la chanson du temps des cerises : « Si vous avez peur des chagrins d'amour évitez les belles. » Comme Jean Baptiste Clément, il n'aurait eu l'idée d'éviter les belles pour éviter les chagrins d'amour.

Luc s'applique une autre phrase du livre de Marc Levy : « Perdre quelqu'un qu'on a aimé est terrible mais le pire serait de ne pas l'avoir rencontré. » Au soir, il est frappé par un film à la télévision. Une jeune femme rayonnante de joie, tête rejetée en arrière pour regarde le séduisant jeune homme qui l'étreint dans ses bras. Il pense que c'est le vécu probable de Léa : il communique à son immense bonheur. Le 27 octobre, il lit un message de Violette daté de la veille. Elle ne lui en avait pas adressé depuis plusieurs jours. Elle lui dit : « Ton respect de la femme t'honore. Tes mots disent que tu serais un merveilleux amant, laisses moi un peu de temps pour m'habituer. » Il répond en lui proposant de jouer la scène du petit prince et du renard d'Antoine de Saint-Exupéry. Le village natal de l'aviateur écrivain se situe à moins d'une heure de Luc. Violette n'en est pas plus éloignée par un autre côté. Elle aime la lecture. Le livre a bercé son enfance à l'instar de celle de tous les autochtones : « Le renard dit au petit prince : - Tu vas t'asseoir immobile et tu me regarderas. Moi tous les jours, je m'approcherai sans cesse davantage et tu m'apprivoiseras...- »

Au milieu de la nuit du 27 au 28 octobre Léa revient dans un rêve : Luc a un jardin à la française ; elle y est près de lui. La terre est brune plutôt claire, elle s'égrène comme du sable fin. Les carrés de légumes sont petits, encadrés par des planches de bois. Les plantes sont peu nombreuses et peu

vigoureuses, pourtant il fait beau. Un groupe d'adultes et des enfants se tiennent à un bout du jardin. Luc a l'impression qu'il y a le couple ami qui a accueilli Léa. Dans un autre couple l'homme avec des cheveux blancs, assez courts et bien soignés, paraît un peu plus âgé que les autres adultes : Le père de Mario peut-être ? Luc perçoit ses pensées : « Quel pauvre jardin. » Il n'osera pas le lui faire remarquer. Il fait les honneurs du jardin à Léa. Elle se contente de regarder sa production sans faire de commentaire, discrètement heureuse de l'attention qu'il lui porte. Luc a l'air aussi étonné qu'elle quand ils arrivent le long d'une bande étroite. Elle est limitée aussi par des planches sur tout le bord sud ouest du jardin. Ici les plantations sont drues et luxuriantes. Il n'identifie pas les pousses, sauf celles qu'on ne peut éviter de remarquer au milieu de la bande : de la menthe blanche. Les feuilles au blanc plutôt écru se distinguent nettement des feuilles de différents verts des autres condiments qu'elles dominent légèrement.

Décontenancé par cette précision, il ne sait même pas si ça existe, Luc cherche le symbolisme de la menthe blanche à son lever. Il lit avec stupéfaction dans un site consacré au langage des fleurs : Menthe blanche violine = mémoire, espoir, je garde le souvenir et l'espoir. » La menthe violine allie curieusement l'appellation blanche qui lui a été indiquée dans son rêve à la teinte violine qu'elle aimait tant. Son propre état d'esprit de vouloir commuer ce qu'ils ont vécu de très fort en amitié s'est-il manifesté ? Est-ce un signe émis sans qu'elle en soit consciente, par le cerveau d'une Léa qui regretterait la manière dont ils se sont perdus de vue ? Est-ce un signe croisé émis par chacun d'eux à son insu ? Est-ce une jolie illusion ? Sur l'heure, il n'a pas les moyens de le savoir. Qu'en est-il cette fin octobre 2010 des troubles sociaux en France ? Ils s'éteignent doucement. Le Président de la République a déclaré publiquement qu'il n'y a ni vainqueur, ni vaincu. Erreur de jugement dans sa volonté d'apaiser la société française et de la rassembler ? Luc n'endosse pas les propos de ses adversaires acharnés : « On est peut-être dirigé par le meilleur gouvernant possible. »

Il fait le lien avec le roi Louis XVI, exécuté avec sa femme, lors d'une révolution sanglante. Certains historiens disent qu'il était un roi plein de bonne volonté. Évidemment l'image du Président est celle d'un comparse du libéralisme international qui étouffe les peuples. L'est-il davantage que le

personnage d'un autre camp qui préside le fonds monétaire international ? Le FMI est à l'origine par ses exigences, des troubles sociaux en Grèce au printemps et du chômage et des restrictions budgétaires drastiques annoncées en Angleterre. Ni vainqueur, ni vaincu, à l'époque où le Magistrat se prononce est un rêve. Il y a un camp vainqueur : celui qui a fait passer la réforme des retraites. Il y a un camp vaincu : celui qui a essayé de la faire avorter. Le clan vaincu d'après les instituts de sondage, deux français sur trois, même si seule une minorité a été à la pointe de la lutte. Une image a sidéré Luc : la déclaration amère des ouvriers des raffineries venant de voter la reprise du travail : « On n'a pas le choix, nos salaires vont subir une perte considérable. On n'a pas été suivi. Il faut vivre. » L'image de la raffinerie de Feyzin se superpose dans la tête de Luc au cliché télévisé.

Le couloir de la chimie s'étend sur dix kilomètres, de Feyzin aux portes de Lyon sur la plaine de Saint Fons. La première usine, qui produisait de l'acide sulfurique s'est installée en 1853, la raffinerie de Feyzin existe depuis 1964. Les visions de Marie des Terreaux s'étaient étalées entre 1811 et 1832. On a focalisé sur celle rapportant un grand combat, où des étrangers seront vaincus au prix de beaucoup de sang de part et d'autres, de la plaine de Saint Fons à la Guillotière jusqu'à la place Bellecour. D'autres visionnaires ont vu coïncider des troubles sociaux, une guerre civile et une invasion étrangère. L'étonnant dans les visions de la petite Marie : elle annonçait en même temps que les troubles la destruction de Paris dont les rescapés se réinstallaient à Lyon. Elle plaçait ces événements juste avant un grand avertissement. Quelqu'un de haut placé en symbolisme chrétien, la Mère de Jésus, avait repris l'expression de grand avertissement, dans ce petit village montagnard espagnol de Garabandal dans les années 60. La rancœur des ouvriers vaincus de Feyzin et d'ailleurs, fera-t-elle plus tard comme la pression qui fait exploser une cocotte minute à la soupape bloquée et bouchée ? Le pire n'est jamais certain. Un syndicat, la CFDT et les pouvoirs publics, lancent l'idée d'une négociation sur l'emploi des jeunes et des seniors. Y a-t-il du travail pour tout le monde ? Ce n'est qu'après une répartition équitable du travail et de l'argent qu'on pourra dire qu'il n'y a ni vainqueur, ni vaincu. A suivre... Luc refait appel à la mère de Jésus : septembre 1846 dans une montagne de l'Isère au lieu dit de La Salette :

« S'ils se convertissent les champs produiront des monceaux de blé, les pommes de terre seront ensemencées par les terres. » Cette notion de conversion l'aurait gêné dans la mesure où elle pratiquerait l'apartheid entre les croyants et les autres. Des précisions apportées par des visionnaires de notre époque font état de style de conduite de vie quelque soit la croyance ou la non croyance de la personne. Luc a lu dans la bible : « N'avez vous pas lu qu'il est écrit – Je veux la miséricorde et non le sacrifice- » et encore : « Aider la veuve et l'orphelin, voilà ce qui est agréable au Seigneur ! » Il reste gêné que des événements annoncés à l'avance se produisent indubitablement. Il pense à la trahison de Judas, au triple reniement de Pierre, à ses propres rêves prémonitoires. Il ne sait pas quoi en penser d'un point de vue de liberté humaine mais il n'y peut rien. Il sait qu'un visionnaire a rapporté l'image d'un quartier de Paris en feu avec des barricades et des cadavres : ça ne veut pas dire qu'il faut généraliser à la ville entière ,encore moins à la province ou à la nation. Si un visionnaire avait vu tomber les immeubles du terrible onze septembre new-yorkais, sans que son image ne dépasse ce cadre, elle ne pouvait pas en déduire que New York et encore moins toutes les villes américaines, étaient rasées. S'il n'y avait pas les multiples séismes et les désordres sociaux annoncés pour la Californie Luc serait moins soucieux pour Léa. Il fera tout pour renouer le contact amical et protecteur avec elle. Il sait, avec son intérêt pour les prophéties mayas, qu'elle est perméable à ces choses. Si des voix doivent prévenir les gens de se mettre à l'abri avant des catastrophes imminentes il se dit qu'une voix de plus, la sienne, ne serait pas de trop. Jusqu'alors Luc ne retrouvait pas l'image de Violette dans ses songes. En lui écrivant elle a testé une intrusion incisive dans sa vie privée, elle lui a posé des questions personnelles et les a adoucies en s'excusant d'être directe. Elle reste indécise. Elle réagit différemment de Léa que les écarts d'âge ne gênaient pas. Elle avoue craindre leur écart. Sa franchise lui fait honneur. Quand il rêvait d'une compagne, c'était d'une petite jeune femme aux cheveux d'un noir ébène. Ces caractéristiques sont contraires à celles de Léa, grande et blonde aux yeux gris clairs. Violette est grande, blonde, aux yeux bleu-vert, aussi mince que Léa. On aurait dit que les rêves de Luc avaient peur d'intégrer une compagne trop proche physiquement de Léa. Un nouveau rêve a investi sa dernière nuit d'octobre.

Quand les choses se décaient.

Cette nuit Luc a rêvé d'une petite femme, chevelure blond sombre, yeux verts, de silhouette un peu boulotte mais suffisamment proportionnée pour qu'elle ne paraisse pas grosse. On dirait que ce qui détermine ses songes, lui présente une image intermédiaire pour l'habituer à une Violette, ou du moins c'est ce qu'il se met en tête, qui ne le verra peut-être jamais, sans le brusquer. Le climat était étrange. C'était une grande salle, presque aussi haute que large, en grosses pierres d'un blanc pur, à peine apparentes. Le jour entrait à flots. Des gradins circulaires tapissaient la pièce, dominants une scène étroite où on venait de célébrer la messe. Les gradins étaient comblés. Luc et Violette n'étaient pas en haut, mais plus haut que les rangées médianes des gradins. Exprimaient-ils leurs désirs de façons trop visibles quand ils croisaient leurs regards ? Autour on murmurait en les invitant à un peu plus de décence. On n'était pas dans une église. Les officiants qui venaient de concélébrer s'en allaient le dos tournés, vêtus de vert. Ce n'était pas la Toussaint car la couleur liturgique du prêtre de l'office auquel il assisterait pour cette fête, était d'un jaune éclatant et joyeux. Un prêtre en civil qu'il connaissait, debout face à elle, l'entretenait d'un stage de trois semaines, en événements paranormaux et lui précisait qu'il s'agissait d'un stage religieux.

Luc, un peu jaloux, troublé de ce temps de séparation imposé interrogeait le prêtre : « Et moi, je peux y aller avec mes rêves prémonitoires ? » L'autre lui répondait : « Vous pouvez assister aux séances si vous voulez ! » Il se réveillait à ce moment là. Pendant l'office des Saints du matin suivant il était tombé par hasard sur l'extrait d'un cantique : « Là où se trouve la détresse, que nous ranimions l'espérance. » C'était du sur mesure pour Luc. Ils avaient été quatre à porter Léa à bout de bras et de tendresse à un moment ou à un autre durant ce qu'elle appelait ses deux ans de galère : lui presque jusqu'au bout, sa maman à partir du printemps 2009, puis le couple ami de Californie mi février 2010. Quand elle avait été sur le point de voler de ses propres ailes, ces derniers lui avaient permis d'accéder à l'ultime liberté dont rêvent la plupart des femmes, la rencontre d'un garçon qui la complèterait pour leur bonheur pour toujours. Pouvoir continuer à protéger ceux qu'on a aimés quand ils nous ont quitté est un fantastique réconfort ; libre à eux d'utiliser ou pas cette protection quand elle se manifeste.

Ce baume déposé sur la plaie ouverte d'un cœur en atténue considérablement la douleur. Luc n'a même pas accès à ce soulagement puisque Léa, par sa faute à lui, a rompu tout contact avec lui. Ce qu'il vit par rapport à elle n'est que souffrance, enfin, un peu édulcorée par la croyance invérifiable qu'elle est heureuse. Par rapport à Violette, c'est l'incertitude absolue. Ce n'est pas grave. Il a vécu seul depuis son veuvage. Il n'en est pas mort à ce qu'il sache. Une satisfaction lui vient de ses relations de la Burbanche. L'épouse sénégalaise de son ami, qui avait failli casser son couple par la recherche d'horizons complémentaires, est de plus en plus présente avec tendresse dans son foyer. Luc les voit, jour après jour, redevenir heureux. La sérénité qu'il ressent vis à vis de Léa est totale. Il se met à penser qu'il s'en fout. Attention, il n'est pas grossier : Il dit qu'il faut retirer la matière péjorative liée à l'expression populaire pour la réduire à une simple neutralité. Il va même plus loin, il décrit son état d'âme en adaptant les paroles d'une chanson populaire à la situation : « A une fille que j'ai aimé avant, qui est devenue femme maintenant... » Il se réjouit sincèrement de sa réussite.

Léa a le droit de vivre sa vie. Jamais Luc n'a eu l'idée saugrenue de le lui contester. Le problème c'est qu'à quelques heures d'intervalle il est tout aussi sincère quand il expose ses alternatives de sanglots réprimés. Il ne retrouvera plus jamais sa paix intérieure s'il ne peut pas renouer en ami conseiller veilleur avec elle. Dans le pays où elle demeure désormais, ce sont les élections du Midterm au Congrès. Les problèmes sociaux sont énormes : On dénombre quinze millions de chômeurs, dix pour cent de la population salariée, soit un américain sur vingt. Quatre millions de citoyens se sont vus saisir leurs maisons. Certains expriment leur amertume devant les micros des journalistes : « On a renfloué les banques et voilà la récompense. » et encore : « On a tous un frère ou un ami au chômage ! » La même rancœur a été exprimée en France lors des troubles sociaux. La colère gronde mais les américains n'ont de choix que de copier les européens.

Pour une fois le mimétisme fonctionne dans l'autre sens : C'est le balancier, un coup à gauche, un coup à droite et on verra bien ce que les autres font. Le souvenir d'une ancienne lecture titille Luc. Ses recherches le stupéfient. C'est dans « Les prophéties du pape Jean XIII » de Pier Carpi à la page 134 : « Attention au visage qui sourit et vient du sud, plus

au sud que tous. Son cœur était toujours au nord, il est revenu le reprendre avec les frères noirs. » Il visualise le visage souriant du président américain, métis à la peau sombre, de père noir et de mère blanche. Celui-ci est né à Hawaï, à près de trois mille kilomètres au sud ouest de San Francisco. Il a été sénateur de l'Illinois au bord des grands lacs du nord est. Si le livre se réfère à des prophéties émises dans les années trente quand le futur Jean XXIII était nonce en Turquie, l'édition de poche « J'ai lu » date de février 1978, soit trente deux ans avant 2010.

Le personnage est décrit en aparté dans une vision du prophète sur l'histoire des USA qui se termine sur un jour de paix . Intégré dans le texte lui-même apparaît un personnage du bord des lacs qui hait, attend, veut tuer et n'ose pas. Le prophète aurait voulu qu'on ne confonde pas deux personnages différents ayant assis leur notoriété dans la région des grands lacs, il ne s'y serait pas pris autrement. Luc se rappelle d'un mécanisme prophétique similaire dont il n'a pas réussi à retrouver la source ; elle concernait le Vatican : « Attention quand K sera dans tes murs. » Le seul K populaire est Karol, prénom du grand pape Jean Paul II. La mise en garde ne pouvait absolument pas lui être appliquée. Allusion à quelque événement lourd de conséquences possibles sous son règne ? Des visionnaires chrétiens ont colportés ceci : « En 1998 les ennemis de l'Église réussiront à introduire une fausse image de moi (Jésus) dans l'Église. » Serait-ce l'adhésion d'un candidat ou de plusieurs à la chair de Pierre, à une présentation totalement différente de la vie et de la doctrine de Jésus, que celle à laquelle nous sommes accoutumés ?

Cette mise en garde est-elle à l'origine de la révision de l'accession à la papauté. Jean Paul II a supprimé deux des trois modes d'élection, dont celui par acclamation, ne gardant que celui de l'élection par le conclave. S'il avait voulu protéger son institution d'un risque de prise de pouvoir non souhaité, s'y serait-il pris autrement ? On comprend que Luc lit au sujet du personnage américain mis en aparté : « Attention, quand il régnera, ce pays aura une chance à ne pas manquer ou à se protéger d'un danger. » La chambre des représentants, celle qui compte le plus grand nombre de sièges bascule dans le camp républicain mais sans que ce soit au profit de l'extrême droite. Celle des sénateurs conserve une courte majorité démocrate. Si le président, seul titulaire de l'exécutif, risque

d'être bloqué dans ses initiatives sociales, le congrès peut l'être aussi s'il veut revenir en arrière ; il ne dispose pas d'une majorité des deux tiers qui lui permettrait de contrer un veto présidentiel. L'autre côté de l'Atlantique va connaître à son tour une cohabitation à la française.

Luc s'intéresse aux résultats de la Californie à cause de Léa : L'État reste démocrate. Le résultat d'une consultation des californiens sur la légalisation du cannabis le rassure aussi : Le projet a été retoqué par 55% des votants. Le trois novembre au matin quand Luc découvre ces résultats, il sort d'une nuit où Léa est encore intervenue dans un rêve. Il comprend son erreur. La couleur des cheveux de Léa correspond exactement à celle de la jeune femme du rêve précédent. Sa coiffure mi longue en demi cercle d'une tempe à l'autre, est identique. Son corps est plus large, plus solide, sans être épais, comme dans l'autre songe. La seule différence : Une différence d'âge, la Léa de l'autre jour était petite et affectait l'insouciance de sortie de l'adolescence ; celle de cette nuit a mûri, elle affiche le sérieux d'une femme. Elle a la taille de celle de son souvenir. On dirait qu'il lui est donné un signal comme quoi la Léa malade et fragile qu'il a soutenu de toutes ses forces a retrouvé la vigueur de ses meilleures années. Une plage sableuse est encaissée entre des montagnes en demi cercle ; si à la place du sable il y avait du granit on pourrait se croire en Bretagne dans la baie d'Audierne. L'anse est relativement étroite et on n'en voit pas la fin. Des amis de Léa et Luc, des deux sexes, semblent jeunes et sont sur la plage autour de Luc. Léa est en tenue de bain dans une eau verte limpide et agréable face à eux, assise entre deux eaux. Luc sait ses bras étendus à plat sur l'eau devant elle et parallèles à ses jambes sous la surface. Seul le haut du corps est visible ; elle se maintient sans effort. Elle est bien.

Il lance à la cantonade : « Qui connaît le nom de l'acteur de cinéma d'origine italienne et qui est le père de Mario ? » Il espère par ce biais pouvoir retrouver Léa quand elle les aura quitté, en vain. Elle esquisse un doux sourire presque moqueur mais sans blesser qui semble dire : « On n'y peut rien c'est comme ça, je n'ai pas le choix. » Son consentement à l'inéluctable est le même que celui qu'elle exprimait, quand le médecin lui avait interdit de mettre le pied à terre. Si le sentiment d'alors était une triste résignation, celui d'aujourd'hui est serein et presque heureux. Elle craignait l'eau

fraîche autrefois. Si Luc se souvient s'être baigné dans une méditerranée à seize degrés centigrades, un jour d'avril quand il avait son âge, la température moyenne de l'eau du Pacifique qu'il lit sur le web pour ce début novembre, de Santa Monica jusqu'à Santa Barbara, avoisine encore les dix neuf degrés : Pas si mal ! Léa confirme qu'elle part demain. Luc est partagé entre deux scénarios sur ce départ : Elle va retrouver Mario ou un tsunami va l'emporter en douceur sur ce même rivage. Il sait qu'elle sait ce qui va arriver et qu'elle est totalement consentante. Étrange rêve, OK, on ne maîtrise pas ses rêves, en tous cas pas lui. Il s'est réveillé au matin du trois novembre sur ce songe. Dans la journée, il décide de clore la relation de cette histoire.

Il n'a plus de contacts écrits avec Léa depuis le vingt mai. Il n'aurait pas l'idée de se dire que son retour récent dans ses rêves vient d'elle pour le consoler. Il est temps de mettre le mot « END » sur la mise à la portée de tous de ce qui aurait pu être une belle histoire d'amour ; il y en a une plus jolie encore que celle-ci entre Mario et Léa en Californie. Luc fait un autre songe la nuit suivante. Il se trouve dans la nature avec les membres d'une association qui contribue à inventorier, entretenir et faire connaître au public les éléments du patrimoine. Il reconnaît un des jeunes hommes qui était sur la plage la nuit d'avant. Il s'éveille, se rendort, fait un second songe. Cette fois il est dans une grande salle avec des dames d'âge mûr de l'association, elles préparent l'organisation des activités futures, il a le très fort sentiment qu'il doit s'y intéresser. Il n'est pas passionné par les vieilles pierres et c'est pour aider un ami qu'il a intégré l'association. Personne ne l'y avait contraint et comme pour tout ce qu'il fait il le fait correctement.

Personne ne peut forcer un poussin...

Luc s'interrogeait sur le droit de publier son histoire avec Léa : Deux songes l'ont invité à une communication publique, c'est beaucoup. On dirait que le second est venu confirmer, renforcer l'autre. Luc reste en proie à sa nature scrupuleuse. A-t-il le droit de faire partager aux autres l'histoire de lui et de Léa ? Elle n'a aucun moyen de le savoir, comment se prononcerait-elle ? Il prend ses deux songes pour un signe à le faire. Il va publier leur histoire. Le quatre novembre il se replonge dans les prophéties, il n'a pas oublié que sa plus grande crainte pour Léa est qu'un tsunami l'emporte en Californie. Il se souvient de l'intérêt qu'elle portait aux prophéties mayas pour 2012, un sujet qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Il trouve le texte : « Après une période de transition amorcée vers 1987, comportant chaos social, guerre, destruction de l'environnement, bouleversements de la planète, cataclysmes en série... le vingt et un décembre 2012 s'esquisse la grande transition vers l'âge Itza, âge de la lumière et de la sagesse. » cela remue quelque chose en sa mémoire, il retrouve sa source, un extrait de l'évangile canonique de Saint Luc : « Il y aura des guerres et des soulèvements, de grands tremblements de terre, des pestes, des famines, des phénomènes terribles et grandioses dans le ciel, les hommes seront angoissés au bruit de la mer et des flots, quand tout cela commencera d'arriver, redressez vous et relevez la tête car votre délivrance et proche. »

C'est bouleversant : mettez les textes côte à côte et vous avez un synopsis entre Saint Luc et les mayas, le texte de ces derniers citant des dates qui ont pu être insérées à postériori. Il veut en savoir plus. Il fouille les sites web qui parlent des prophéties mayas : aucune datation. Il insiste. Il finit par tomber sur le Chilam Balam, un ensemble de manuscrits mayas comportant des chroniques historiques, le calendrier maya, des prophéties et des mythes traditionnels. Ces manuscrits ont été rédigés au cours des deux siècles ayant suivi la conquête espagnole. On sait que les missionnaires catholiques, dont les jésuites, étaient dans les fourgons des conquistadors pour convertir les indigènes. On peut se demander si, dans le contexte de la destruction de leur civilisation, les mayas n'ont pas simplement endossé les propos de Saint Luc. Ils auraient pu les projeter à un nœud crucial de leur calendrier. Luc va creuser aussi la question du bruit de la mer et des eaux. En France du vingt au vingt et un septembre

1992, un débordement brutal de la petite rivière de l'Ouvèze avait viré en catastrophe en générant trente sept victimes. La nouveauté contemporaine de ce phénomène avait choqué l'opinion.

Dix huit ans se sont écoulés depuis, on ne compte plus les inondations subites, les ouragans faisant déborder les littoraux, les tsunamis quel que soit l'endroit de la planète ou l'on tourne le regard. Si on peut le dire sans être malsain : C'est rentré dans les mœurs. Luc avait eu l'intuition que de plus en plus de catastrophes généraient de moins en moins (relativement) de morts, il tombe sur un site qui le lui confirme : Entre 1975 et 2008 les catastrophes naturelles ont été multipliées par quatre, le nombre de personnes affectées dans leur vie et dans leurs biens matériels aussi. Le nombre de tués a été divisé par quatre. Est-ce toujours d'actualité ? Haïti, douze janvier 2010, séisme : 230000 morts immédiats, d'autres victimes les mois suivants avec le choléra. Luc se souvient : Il a été écrit jadis que les vivants envieront les morts. Ce sera assurément le cas si les hommes confrontés au malheur ne s'entraident pas. Il a aussi été écrit que Dieu a déchaîné la guerre de la nature pour empêcher la guerre des hommes. Quand on est obligé de compter sur les autres pour survivre autant qu'ils ont besoin de nous, il y a une chance qu'on s'organise une vie meilleure. Si Luc apprend à contrôler son inquiétude pour Léa en ramenant ses craintes de l'avenir à plus de lisibilité, il n'en a pas moins une envie folle d'avoir de temps en temps de ses nouvelles. Qu'il puisse l'aider, être son confident, son conseiller si elle le souhaitait ou à minima perpétrer en liens d'amitié leur belle histoire suffirait à son bonheur. Elle y avait songé autrefois : « On s'écrira, mais moins souvent. »

Il complète une panoplie de recherche tous azimuts. Il a besoin de son nom de jeune fille pour renouer avec elle, soit directement, soit grâce à la gentillesse de sa maman. Il remet en première page régulièrement son annonce Vivastreet. Il peut publier une annonce similaire sur d'autres rubriques du site. Il existe un autre site d'annonces bien consulté sur la région, Lyon web, il peut l'utiliser aussi. Le système de liaison Facebook peut lui permettre de repérer des aides soignantes et des infirmières qui travaillaient à l'hôpital de Léa, à la même époque, qui auraient pu la connaître ; c'est assez infructueux mais il commence juste cette démarche. Il a contacté des

personnes de l'Ain exerçant la profession de la maman de Léa pour jouer les solidarités corporatives : insuccès identique mais si l'une n'a pas répondu, une autre, émue par sa recherche lui a dit que si elle apprenait quelque chose elle le lui ferait savoir. Il se demande s'il pourrait faire le tour des mairies avec la photo de Léa, là où habite une femme de la profession de sa maman sans adresse web connue. Peut-être que des naissances au début de septembre 1987 du prénom de Léa ne sont pas légion ? La législation ne doit pas permettre l'accès aux données d'état civil les plus récentes. Tout est bon pour identifier le nom de famille de Léa et le confronter dans les pages jaunes de l'annuaire de l'Ain à la catégorie professionnelle de sa maman.

Si tout échoue, la promotion du livre dans la presse locale interloquera peut-être quelqu'un qui connaît les grandes lignes de l'histoire de Léa depuis 2008 ? Une collègue, une voisine, une sœur, sa maman feraient l'affaire. Une autre piste s'est ouverte. Luc feuilletait une revue dans la salle d'attente d'un médecin généraliste. Il attendait son tour, en proie aux premières bronchites de l'automne. Un article sur une actrice américaine évoquait sa fille Dylan qui voulait devenir scénariste ou réalisatrice de film et allait faire une école de cinéma. Luc pensait naïvement que ces métiers s'apprenaient sur le tas. Qui dit école de cinéma, dit travaux pratiques de scénarios. C'est peut-être moins bouché pour faire passer un scénario par ce biais. Il se prend à rêver qu'une école de cinéma de Los Angeles retienne sa belle histoire pour faire travailler ses élèves. Que son fond romantique perce dans la presse de Los Angeles, ça pourrait tomber sous les yeux de Léa : Elle doit encore lire les magazines l'initiant aux coutumes du pays.

S'il parvient à passer cette porte il lui reste à composer avec sa totale méconnaissance de l'anglais. Si tout échoue, c'est qu'il ne méritait pas de renouer avec celle qu'il aimait tant. Il se demande si l'apparition de Léa dans le rêve de la plage était une façon pour elle de lui dire adieu, en espérant qu'il referait la paix avec lui-même. Si c'est le cas, elle peut partir tranquille dans sa vie heureuse, elle a réussi son coup. La nostalgie reste ancrée en lui pour toujours mais la vie est la vie. Il comprend d'autant mieux son plein bonheur d'être là-bas qu'il a suivi la veille au soir un épisode télévisé de la série « Mentaliste » . Il montrait des allées de citronniers et autres herbes florissantes sous un merveilleux soleil californien.

Vivre là-bas fait envie. Il aurait été à sa place, il aurait voulu y rester pour toujours.

Il espère qu'il pourront se faire de temps en temps le coup du lion dont on lui a narré l'anecdote : Un explorateur avait élevé au biberon, alors qu'il vivait en France, un jeune lionceau qui avait perdu sa mère. Le lion devenu adulte, il est parti le lâcher dans une jungle africaine et il a regagné la France. Un an se passe. Ses obligations professionnelles le ramènent en Afrique. Un lion dans la force de l'âge se précipite sur lui. Sa peur se commute aussitôt en joie déferlante : son lion qui l'a identifié dans sa mémoire vient lui dire merci en le fêtant à sa façon. Luc ne pourra pas retrouver une Léa qu'il a porté jusqu'au bout de ses forces physiques et psychiques, depuis sa dégringolade en France jusqu'à ses premiers mois de rétablissement californien. Il habite en France et si Léa l'a invité à aller au bout de ses rêves, il ne voit pas comment il irait là-bas. Si par miracle ceci se produisait, ce n'est pas comme son petit village, la Californie : autant chercher une aiguille dans une botte de foin. S'il trouvait l'aiguille dans la botte de foin serait-il judicieux qu'il la pose un instant de bonheur dans sa paume ? La voir briller de tous ses feux sous le soleil restera une jolie illusion : Elle a sa vie avec Mario et c'est bien ainsi.

Mario comprendrait-il qu'une jolie histoire d'amour puisse se transformer en sincère amitié ? Si la jeune juive qui a été sa compagne plusieurs années alimentait en lui une amitié qui ne blesse pas Léa, peut-être, lui seul a la réponse. Luc sait que des enfants ont des correspondants du bout du monde sans jamais qu'ils puissent se rencontrer. Il sait que des adultes parrainent et suivent les progrès vers une vie meilleure d'enfants d'Afrique, d'Amérique latine ou d'Asie, qu'ils ne verront jamais. A l'époque d'internet ces liens sont plus faciles que par la poste. Cela lui conviendrait. Il sait qu'il reverra Léa un jour de toute façon. Le premier des deux qui partira de cette terre aura, s'il le désire, la faculté de veiller l'autre, de le protéger à la manière des anges gardiens, de lui manifester sa présence. Cela se serait déjà vu. Si elle part en premier, il ne sait pas ce qu'elle fera. Comme le dit Jacques Salomé, la relation est comme une écharpe : Chacun n'est responsable que du bout de son écharpe. Il sait ce qu'il fera avec son bout d'écharpe à lui.

Si le contact lui était refusé par ce qui régit les espaces infinis où se retrouvent ceux qui se sont aimés, il

l'attendra. Il espère être de ceux qu'elle reconnaîtra dans le tunnel qui conduit à la lumière. Il table sur le regard bienveillant et approbateur de celui que des hommes appellent « Dieu ». Il suffit de franchir l'écluse qui élève de notre monde au monde qui nous attend. Il se souvient de Gilles Bounours, un petit garçon dans le premier tiers du siècle précédent. Il se disait mandaté par la mère de Jésus vers le pape de son époque. Il décrivait l'autre monde comme étant celui de l'éternelle beauté. Normalement l'âge de Luc et ses maladies cumulées depuis sa naissance doivent le voir partir le premier. Un bémol : on surveille davantage ceux qui sont souvent malades, détectant par le fait même les risques vitaux avant qu'ils soient dangereux. Un autre rêve a marqué Luc il y a quelques années. Notre veuf était en train de mourir par un beau soleil d'été dans une prairie fleurie. Elle couvrait une plaine dont les limites n'étaient pas visibles.

Cette scène se déroulait au pied d'un groupe de petites maisons toutes simples sur un seul niveau. Il était entouré par les siens. Il agonisait lentement, sans aucune douleur. Sa joie confiante débordait irrésistiblement sur les siens. Il leur demandait de ne pas être tristes, il s'en allait vers du bonheur. Le détail original du rêve était l'échelle de datation de sa mort : La première borne était les trente ans de sa fille, la dernière, les quarante ans de son garçon. La chronologie va du début octobre 2011 au solstice d'été 2019. Léa suit actuellement les cours d'un niveau accessible qui l'intéressaient aussi, pendant la consolidation de sa santé. Les cours ardues pour lui permettre de répondre à sa vocation près des jeunes alcooliques de Los Angeles devraient s'enchaîner. La mise au monde de son premier enfant de l'amour et son accompagnement dans ses premiers pas s'ensuivra, et, on arrivera environ à la moitié du temps imparti à Luc dans son rêve. Personne ne peut forcer un poussin à rentrer dans l'œuf qu'il vient de briser pour gagner sa liberté et Luc encore moins que personne, c'est impossible : Si c'était possible il ne le ferait pas car se serait une offense à la vie. Luc aurait terminé son histoire sans l'oubli d'un détail insignifiant. Léa s'était mise au lait de soja dès son arrivée car elle trouvait peu agréable le café américain au petit déjeuner. Il n'avait pas fait la liaison mais c'est vrai qu'il n'a pris qu'une fois du café au restaurant américain où il espérait l'inviter, face à son hôpital. Lui non plus n'a pas aimé ce goût. Il lui reste à goûter le lait de soja qui lui

rappellera son doux souvenir. Il achète une boîte de soja nature ce matin du cinq novembre, il la boit jusqu'à la dernière goutte. Il est agréablement surpris par cette boisson. Elle allie le caractère lacté auquel il était habitué et une différence de densité qui laisse longtemps une légèreté en bouche, sommes toutes agréable. Cette boisson doit admirablement s'accorder à la Léa, amoureuse de la nature, telle qu'il l'a connue. Pour la première fois depuis qu'elle s'est effacée de sa vie vers le vingt mai, il esquisse le doux sourire qu'elle lui avait remarqué au milieu du printemps : « C'est la première fois que je te vois sourire ! » Le sourire de Luc n'est pas forcé et il est sans réserves. Tout est bien ainsi.

Appendice

Les douze coups de minuit n'ont pas encore mis fin au cinq novembre, il a tenu ses promesses. Il a fini de transcrire les chroniques de lui et de Léa. Il se réveille sur un nouveau rêve étrange et son jour débute sur un message de Violette commentant son rêve du stage paranormal : « Les rêves sont parfois les produits des pensées du jour. » Cela l'intrigue : Le retour de Léa avec Mario dans son rêve parisien : Remontée de désirs qu'il n'arrivait plus à refouler ? Il serait si heureux que Léa ressente le besoin de le garder comme veilleur et comme confident. Ceci ne pourrait pas se faire sans l'assentiment du jeune couple, dans des limites liées à l'intégration sereine de leur passé par Léa. Ce ne serait facile, ni pour Léa, ni pour Mario, ni pour Luc. Comme un artiste peintre aurait mis une dernière touche de gouaches de différentes teintes, ici et là sur son tableau, Luc a déposé les dernières nuances des mots de leur histoire actuelle. Il ne sait pas ce que sera l'avenir.

